



MERCREDI 18 NOVEMBRE 2020

Ne soyez pas pressé de conclure, apprendre demande beaucoup de temps.

- ▶ Les soins de santé aux États-Unis s'effilochent (Charles Hugh Smith) p.1
- ▶ La fièvre de l'hydrogène 2.0 (I) (Antonio Turiel) p.6
- ▶ Et si... il y avait une leçon quotidienne d'"imagination" ? (Rob Hopkins) p.20
- ▶ Le changement climatique domine la couverture médiatique au détriment de questions existentielles plus importantes (Alice Friedemann) p.25
- ▶ Alerte à l'ironie : un climat plus nuageux laisse les météorologues paniqués quant à l'avenir de l'énergie solaire (StopTheseThings) p.29
- ▶ #26 : Des nouvelles de la croissance verte p.32
- ▶ Ingénieur et écologiste, c'est incompatible (Biosphere) p.36

SECTION ÉCONOMIE

- ▶ Les Laboratoires Pastis Therapeutics annoncent un vaccin efficace à 100% (Charles Sannat) p.38
- ▶ La majorité des gens ne comprennent même pas le fait que leur gouvernement détruisent la valeur de leur monnaie. p.43
- ▶ L'ensemble de l'économie mondiale REPOSE sur une montagne de DETTE et de fausses promesses p.44
- ▶ L'escroquerie aux obligations d'épargne américaines p.46
- ▶ Éditorial: nos croyances sont fausses, elles vont nous conduire à la catastrophe. (Bruno Bertez) p.50
- ▶ Les lecteurs condamnent George Gilder (Brian Maher) p.66
- ▶ Pourquoi le dollar tient-il bon ? (Bruno Bertez) p.70
- ▶ Méditation sur une quarantaine (Bill Bonner) p.72

<<>> <<>> <<>> <<>> (0) <<>> <<>> <<>> <<>>

Les soins de santé aux États-Unis s'effilochent

Charles Hugh Smith Mardi 17 novembre 2020

<J-P : ce sera le cas dans tous les pays du monde avec la fin de la civilisation industrielle dans laquelle nous entrons... maintenant (en 2020).>

La confiance dans le fait qu'il y aura toujours des structures et des professionnels pour s'occuper de nous n'est plus réaliste.



J'ai couvert les problèmes systémiques des soins de santé aux États-Unis pendant plus d'une décennie, et j'ai donc attiré de nombreux professionnels de la santé comme correspondants. Je correspond avec certains depuis

près de 15 ans, et cette correspondance m'a donné une éducation qui donne à réfléchir sur les réalités de notre système de santé entièrement financé (et donc vidé de sa substance). J'ai ainsi pu partager les points de vue de nombreux professionnels au fil des ans :

Les soins de santé peuvent-ils survivre à la pandémie ? (14 avril 2020)
Can "Sickcare" Survive the Pandemic? (April 14, 2020)

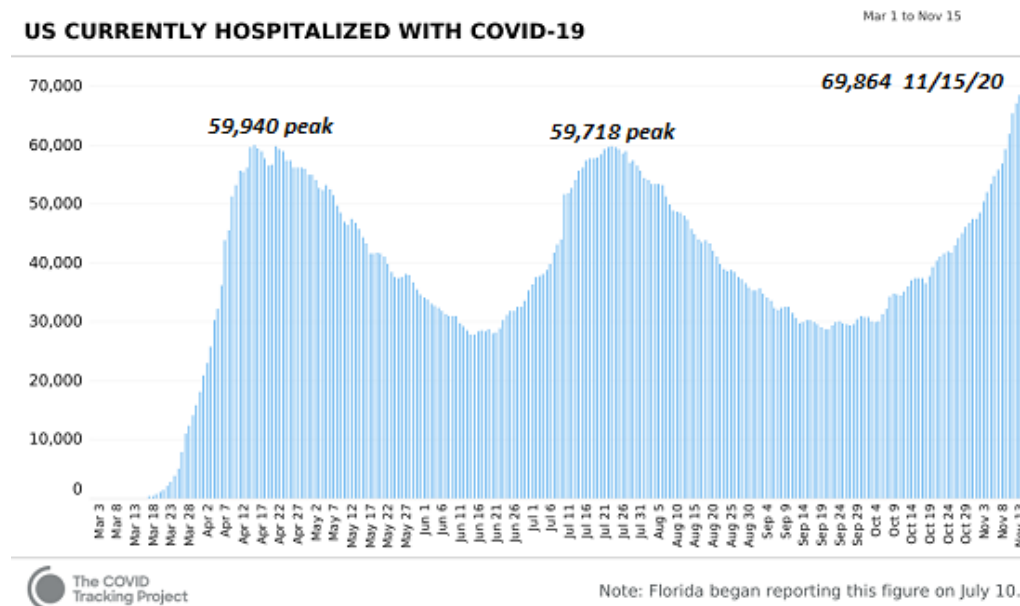
Comme le reste de la machine de financiarisation, les soins de santé n'ont jamais été durables.

L'érosion de la financiarisation s'accélère depuis plus d'une décennie. En effet, il existe deux niveaux de soins de santé : le système de "soins de santé" géré par des sociétés parasites, prédatrices et profitables et leurs gestionnaires/actionnaires non spécialisés dans les soins de santé qui cherchent à obtenir la journée de paie de 30 millions de dollars, la journée de paie de 300 millions de dollars ou la journée de paie de 3 milliards de dollars.

Le deuxième niveau est composé de professionnels de la santé surmenés et sur-réglementés qui font de leur mieux pour fournir des soins dans le cadre du système de "soins de santé" creux, inabordable, dysfonctionnel et insoutenable des cartels rapaces, des responsables de la conformité, des transactions de dettes, des lobbyistes, des médicaments dangereux présentés comme "sûrs", "Les médicaments non brevetés sont revenus sous la protection des brevets grâce à des modifications de formules pathétiquement transparentes, à des milliards de dollars de publicité pharmaceutique destinée aux patients, une pratique qui était illégale il y a une génération, et ainsi de suite dans une profusion infinie d'écramages, d'escroqueries, de racket et de corruption.

Il va sans dire que fonctionner dans un système qui optimise la cupidité, le profit et la corruption et qui considère **les soins de santé comme une entreprise de maximisation des profits** est difficile pour tout le monde, sauf pour les sociopathes au sommet qui se comptent par millions. Ceux qui, au bas de l'échelle, tentent de fournir des soins trouvent un système déchiqueté par la réduction des coûts (c'est-à-dire la maximisation des profits), dépouillé de ses fournitures et accablé par des normes de soins contre-productives et des règlements de conformité punitifs.

Les demandes de traitement des patients atteints de covid, dont le nombre monte en flèche, poussent le système vers l'effondrement. Comme le montre le tableau des hospitalisations dues aux Covid, les hospitalisations actuelles sont déjà 10 000 de plus que les pics précédents (70 000 contre 60 000) et devraient atteindre 100 000 d'ici quelques semaines.

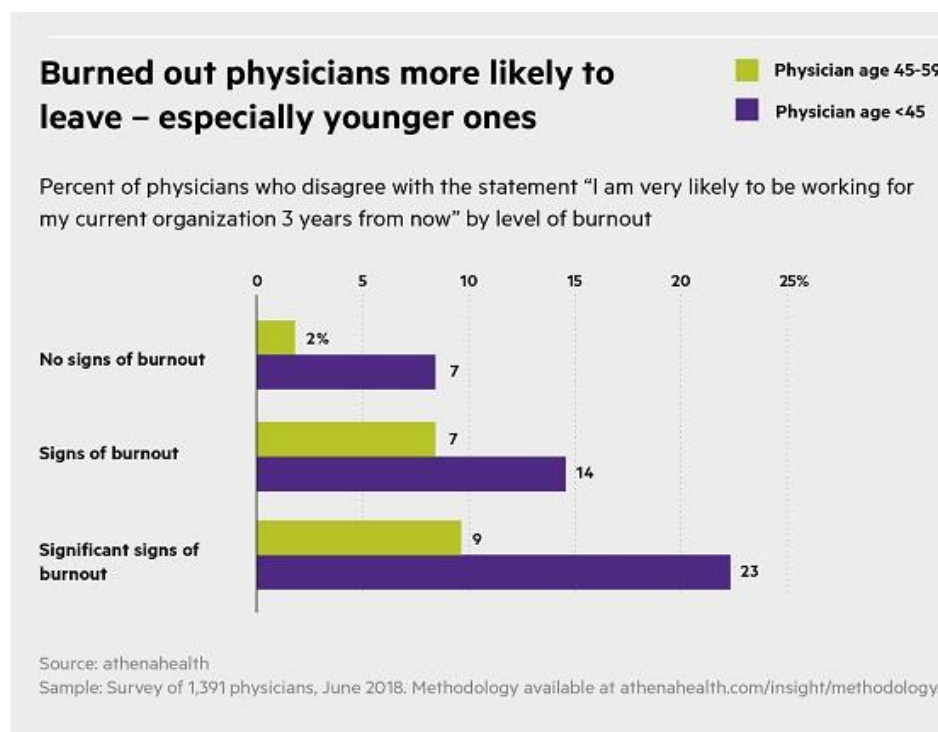


Un pourcentage important du personnel de santé (HCP) contracte le Covid, et 4 % des personnes hospitalisées sont décédées : COVID-19 Hospitalisations associées parmi le personnel de santé (CDC.GOV)
COVID-19 Associated Hospitalizations Among Health Care Personnel (CDC.GOV)

L'analyse des données d'hospitalisation COVID-19 de 13 sites a indiqué que 6 % des adultes hospitalisés avec COVID-19 étaient des HCP.

En plus des risques très réels pour leur propre santé, de nombreux professionnels de la santé ont des parents, des enfants ou des petits-enfants à charge à la maison. Les risques auxquels ils sont confrontés au travail ont donc un impact sur leur famille et cela influence leurs décisions de vie. Quelle quantité de risques et de stress peut-on absorber avant que cela ne vaille plus la peine ou qu'il ne soit plus possible de se forcer à supporter un autre poste épuisant ?

À mesure que les quarts de travail s'allongent, l'épuisement professionnel devient une menace réelle. Comme le montre ce tableau, les médecins épuisés quittaient déjà leur poste avant même d'avoir été déclarés invalides :



Les médecins appellent à l'arrêt sous le stress de la pandémie (NYT.com)
Doctors Are Calling It Quits Under Stress of the Pandemic (NYT.com)

Des milliers de cabinets médicaux ferment, car les médecins et les infirmières décident de prendre une retraite anticipée ou de se tourner vers des emplois moins intenses.

Burnout Nation (May 14, 2019)

Je pleure avant le travail : Les travailleurs essentiels américains épuisés par la pandémie
'I cry before work': US essential workers burned out amid pandemic

Les travailleurs essentiels ont fait état du stress causé par l'augmentation de la charge de travail, le manque de personnel, les craintes concernant le Covid et les luttes pour imposer la distanciation sociale.

Pourquoi une infirmière de bloc opératoire transférée à l'unité de soins intensifs de Covid abandonne

Why an OR nurse transferred to Covid ICU is quitting (twitter thread)

La plupart des Américains ne semblent pas réaliser qu'une fois que les salles Covid seront pleines et que les hôpitaux seront en sous-effectif, il n'y aura plus personne pour fournir des soins. Comme cela s'est produit à Wuhan, en Chine, des patients seront refusés parce qu'il n'y a plus de lits dans les salles Covid et pas assez de personnel pour les installations temporaires.

La plupart des gens ne semblent pas apprécier la pression exercée sur les professionnels de la santé surchargés de travail ou les conséquences de l'épuisement professionnel massif. À un moment donné, les gens doivent protéger leur propre santé et celle de leur famille, comme tout le monde.

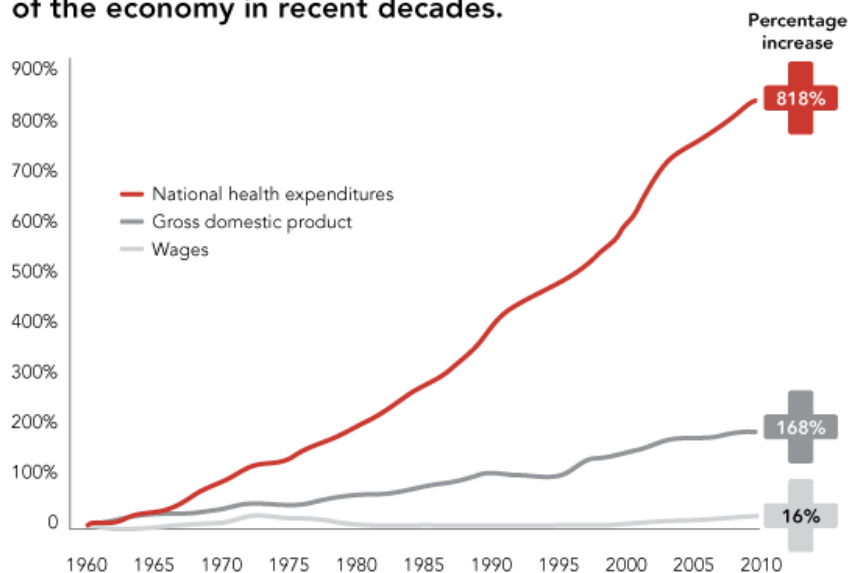
La confiance dans le fait qu'il y aura toujours des établissements et des professionnels pour nous soigner n'est plus réaliste. Le système de santé américain a été dépouillé de ses redondances et de ses tampons parce que ni l'un ni l'autre n'a servi le tout puissant résultat **<\$\$\$>**. En fait, le système a été optimisé pour servir un nombre limité de patients en soins intensifs et en soins intensifs. **Il est impossible d'optimiser soudainement ce système complexe pour plus de 100 000 patients atteints de covid et de soigner également les milliers de patients qui souffrent de blessures ou d'autres affections graves.**

L'augmentation exponentielle des cas entraînera une augmentation exponentielle équivalente des hospitalisations - une augmentation qui pourrait bien dépasser la capacité du système. Au-delà de ce point de basculement, le système - comme tout système - s'effondre et cesse de fonctionner.

Enfin, il est important de comprendre que les demandes de soins augmenteront même si 100 % de la population finit par accepter un vaccin efficace à 100 % (une hypothèse douteuse pour de nombreuses raisons), car beaucoup de personnes qui se remettent d'une covid auront besoin de niveaux de soins plus élevés pendant des mois, voire des années (la covid de longue durée est mal comprise).

Medical costs of discharged German COVID patients 50% above pre-admission levels

Health care spending has grown much faster than the rest of the economy in recent decades.



Sources: McKinsey, "Accounting for the Cost of U.S. Health Care" (2011), Center for American Progress

THE HUFFINGTON POST



The bankrupt U.S. "healthcare" system



copyright 2007 charles hugh smith www.oftwominds.com

La fièvre de l'hydrogène 2.0 (I)

Présenté par Antonio Turiel Mardi 17 novembre 2020

Chers lecteurs :

Master Beamspot revient avec une analyse approfondie, en plusieurs volets, de la nouvelle fièvre de l'hydrogène vert. Une analyse rigoureuse, technique et profonde qui servira certainement à clarifier de nombreux doutes.

Je vous laisse avec Beamspot.

La Fièvre de l'hydrogène 2.0

Partie I.



L'idée de cette mini-série provient du printemps 2020, pendant la quarantaine de la première vague du Covid, période pendant laquelle j'ai commencé à recevoir de nombreux messages à son sujet dans cette bulle d'autoréférence qu'est le LinkedIn, dans laquelle je suis impliqué depuis un certain temps en raison de la situation de l'emploi dans une entreprise qui fermera ses portes entre 2021 et 2022, et non à cause du Covid : la décision est plus précoce.

Étant donné la variété des articles qui étaient annoncés en grande pompe sur ce réseau social, j'ai commencé à me demander pourquoi il y avait tant de publicité commerciale et d'où venait toute cette hystérie. Bien sûr, la chorégraphie comprenait un grand nombre d'options, d'acteurs et une grande mise en scène.

La plupart des articles portaient sur l'avenir des transports et sur la façon dont ils passent par l'hydrogène. Mais ce n'est pas tout. Ils ont également parlé principalement de l'hydrogène comme élément de régulation pour la production des énergies renouvelables, principalement à partir de l'eau de mer, et de la façon dont une série de véhicules fonctionnent avec ce carburant.

Ainsi, une large gamme de publicités pour des véhicules de tous types est apparue : trains, camions lourds et (Iveco, Mercedes, Hyundai, Nikola) et de gamme, bateaux, avions (Airbus avec trois variantes, pas moins), voitures.

Que oui l'hydrogène est "vert", à la condition que les plantes profitent de l'énergie éolienne marine pour éliminer l'hydrogène de la mer, à la condition que les transports du futur, notamment les camions, à la condition que l'on met l'hydrogène dans le réseau de gaz naturel et donc le stocker, à la condition que l'on lutte contre l'intermittence (et l'instabilité) des énergies renouvelables, etc.

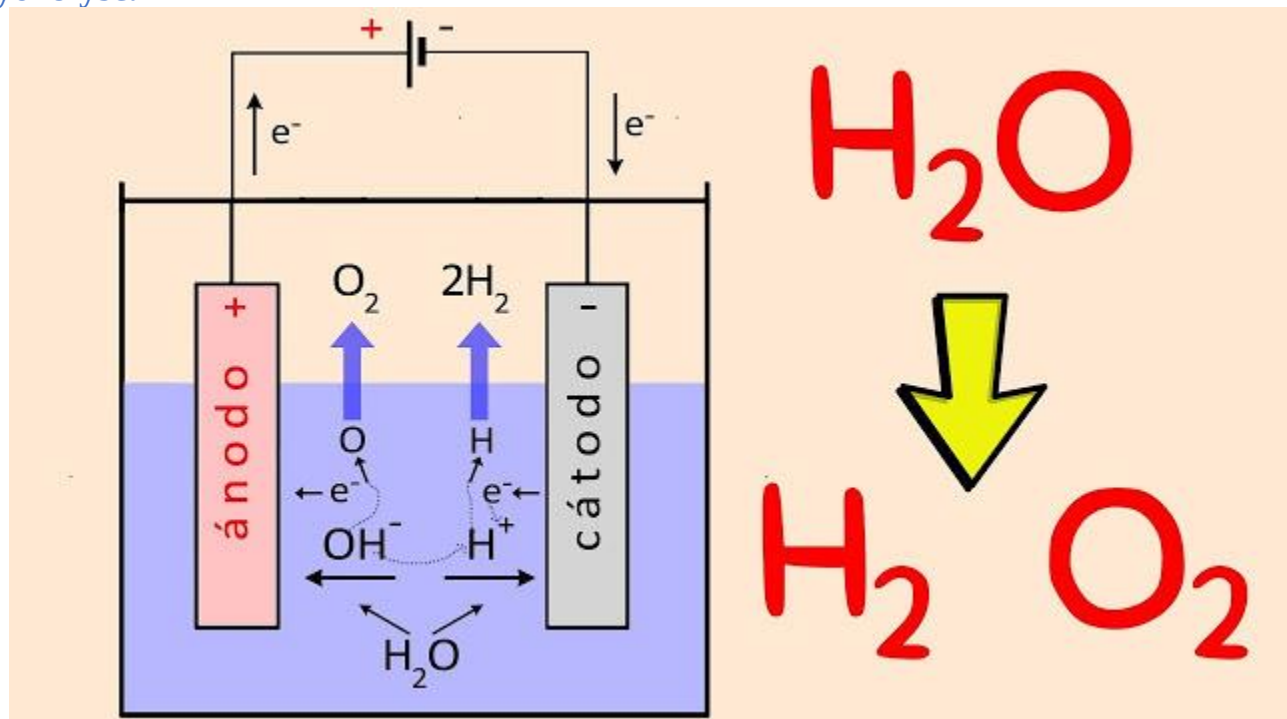
De nombreux articles sur ce sujet. Tous les "chupiguays chachipirulis", "que nous sommes bons, quel type j'ai", que "ça me fait mal au visage d'être si beau" ...

Certains d'entre vous ont peut-être déjà pensé qu'il s'agissait d'un blanchiment écologique.

Mais c'est pire.

Donc, bien que j'aie déjà écrit sur ce sujet, je voudrais analyser à nouveau et pour les cas spécifiques qui sont annoncés, tout ce réseau de la nouvelle "fièvre de l'hydrogène", l'énorme pari européen sur celle-ci, et certaines des choses qui se cachent derrière, bien que l'écriture de cette mini-série va être retardée étant donné la situation personnelle dans laquelle je me trouve.

L'hydrolyse.



L'hydrogène, bien qu'il soit l'élément chimique le plus abondant dans la galaxie, n'est pas quelque chose que nous avons directement sous la main. Il est toujours, dans tous les cas, combiné à d'autres éléments chimiques, le plus courant étant l'oxygène, avec lequel il forme l'eau.

C'est pourquoi l'hydrogène doit être considéré comme un vecteur de transport et de stockage de l'énergie, et non comme une source d'énergie, puisqu'il doit d'abord être obtenu, puis traité pour être stocké et/ou transporté. Elle n'est pas "récoltée" comme le gaz naturel ou le pétrole, ou, d'ailleurs, comme une pomme.

Ainsi, pour utiliser l'hydrogène, nous devons d'abord le séparer de l'oxygène avec lequel il forme l'eau avec la nomenclature archaïque H_2O .

Le processus d'obtention à partir de l'eau est connu sous le nom d'hydrolyse (à partir de l'hydro, de l'eau et de la lyse, séparer, diviser), et est relativement simple : un courant électrique "continu" est appliqué, et à un pôle on obtient de l'oxygène, et à l'autre de l'hydrogène.

Cependant, un autre élément commun est le méthane (gaz naturel), l'éthane, le butane, etc. où il est combiné avec le carbone (CH_4 , C_2H_6 , C_3H_8 ...).

Il est également obtenu de manière similaire avec électrolyse, en appliquant de l'électricité, mais ce qui est obtenu est de l'hydrogène et du CO_2 .

Actuellement, la majorité de l'hydrogène obtenu commercialement, 98%, provient du gaz naturel, nominale et principalement, du méthane.

Cela signifie que pour obtenir 1 kg de H_2 , on obtient 11 kg de CO_2 *<qui se dissipe dans l'atmosphère>*. Et cela est uniquement dû à la réaction chimique, sans compter les émissions associées à d'autres processus connexes comme la production d'électricité.

Sachant qu'un kg de H_2 , sur papier, "a" une énergie de 39,9KWh, et que pour y parvenir, on a "dépensé" 4 kg de méthane, qui ont une énergie d'environ 60KWh (ce qui équivaut à des pertes de plus de 33%), on se demande pourquoi les 98% de H_2 obtenus aujourd'hui (2020) proviennent du gaz naturel et non de l'eau. Et en plus, il perd de l'énergie en cours de route (non seulement les 20,1 KWh de la chimie, mais aussi l'électricité qui y a été mise !) tout en émettant du CO_2 .

En effet, 3% de la consommation de gaz naturel sert à obtenir de l'hydrogène, qui, pour la plupart, n'est pas utilisé précisément pour la combustion ou le stockage (il est transformé au fur et à mesure de sa production, et au même endroit), mais comme matière première pour produire de l'ammoniac, précurseur des nitrates, des engrais pour l'agriculture. Cela représente 8,27 % de l'énergie consommée annuellement.

La première raison qui me vient à l'esprit est évidente, le prix. Et c'est aussi tout à fait exact.

L'hydrogène du gaz naturel est moins cher que celui de l'eau, car la différence de coût de l'électricité (il consomme beaucoup plus d'hydrolyse que le procédé Haber-Bosch) est énorme.

Le prix d'un kilogramme d'hydrogène prêt à être utilisé dans les transports était d'environ 14\$/Kg (de 12,85 à 16\$/Kg), avec lequel la Honda Clarity FCX (Fuel Cell eXperimental) couvre environ 100Km.

Obtenu à partir du gaz naturel.

Nous pouvons ainsi nous faire une idée du prix de l'hydrogène obtenu à partir de l'électricité, si nous prenons en compte le coût de celui-ci. Ce point sera repris à la fin de l'article, car c'est évidemment là que se situe le

problème.

Mais d'abord, revenons à la question de l'hydrolyse, le processus d'obtention de l'hydrogène à partir de l'eau, car c'est précisément ce dont parlent les articles qui sont apparus dans les médias ces derniers temps, sous le label "Green Hydrogen", et qui concernent certains projets européens faisant l'objet d'investissements de plusieurs millions de dollars.

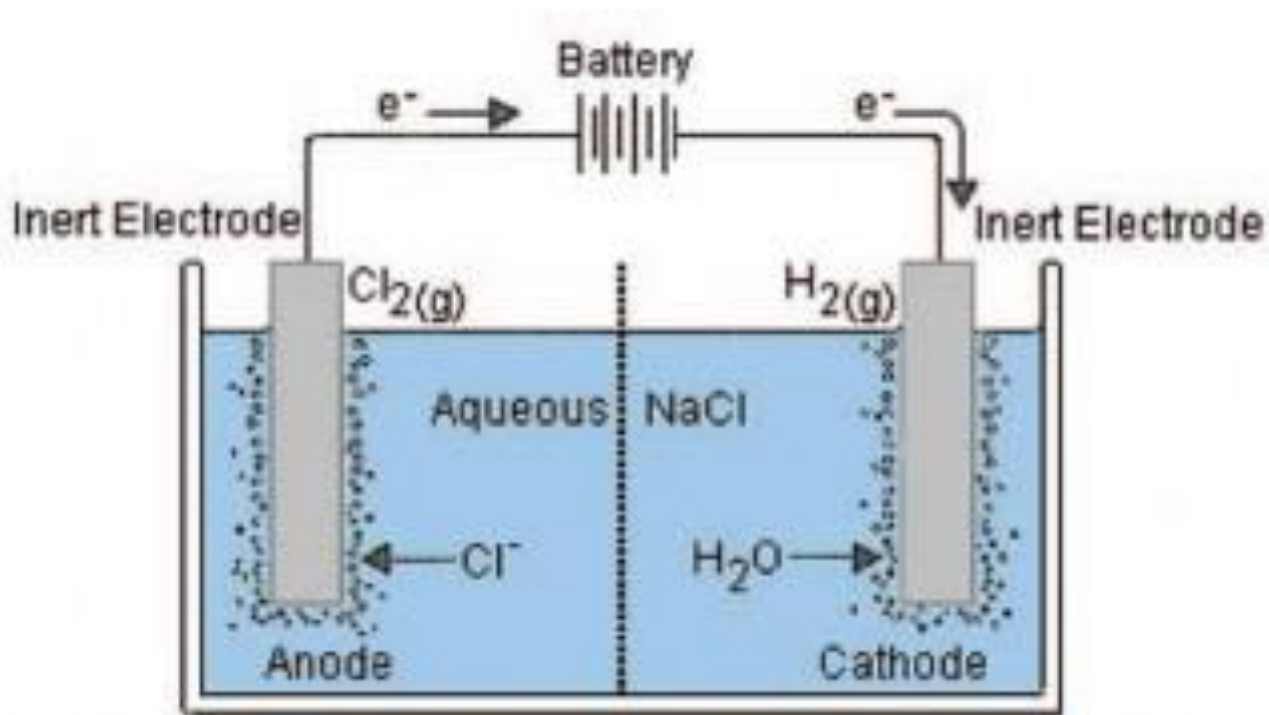
La plupart de ces plans qui sont annoncés, et que de nombreuses grandes entreprises sont manifestement intéressées à promouvoir (il n'y a pas de PME dans ce domaine, précisément, à moins qu'elles ne soient compétitives), soulignent que l'idée est d'utiliser l'eau de mer pour l'hydrolyse.

Commençons par rappeler que l'eau de mer est extrêmement corrosive. Si on y met de l'électricité, c'est encore pire. Cependant, il y a un facteur plus complexe derrière tout cela.

Il y a des siècles, l'homme qui est reconnu comme le père de la chimie, le Français Lavoisier, a mis au point une méthode pour obtenir de la soude caustique dissoute dans l'eau, afin de fabriquer du savon (elle est mélangée à de l'huile, et la réaction chimique appelée *saponification* se produit).

L'obtention de la soude caustique est très facile à faire : vous prenez de l'eau de mer et vous appliquez un courant continu.

Cela vous semble familier ?



Le résultat obtenu par Monsieur Lavoisier est un concentré d'eau et de soude caustique, très alcalin, auquel s'ajoute une certaine quantité d'hydrogène (l'élément recherché dans ce cas), d'oxygène et de chlore gazeux.

Cela ne fait pas qu'augmenter la corrosion générée. **L'impact environnemental est terrible** : l'eau de mer environnante est fortement alcalinisée, ce qui rend la zone inhabitable, et la baignade pourrait même être interdite. Dans le même temps, une grande quantité de chlore gazeux est émise dans l'atmosphère.

Peu importe que la soude ne soit pas aussi concentrée qu'avec le procédé de Lavoisier. La production de soude

et de chlore est directement proportionnelle à la quantité d'hydrogène produite. Et on en parle beaucoup.

(Il est évident que pas un mot n'est dit à ce sujet, et encore moins une explication, dans les articles ou les rapports qui, pourtant, ne se lassent pas d'étiqueter ce processus comme "vert", "écologique", "renouvelable", etc. Nous devrions voir comment ces informations seront traitées par la nouvelle loi de censure "vérité" approuvée. Je parie qu'il restera le même ou qu'il sera plus promu :)

En outre, l'effet corrosif qui a été mentionné implique des coûts de maintenance élevés.

À cela, il faut ajouter le coût de l'inefficacité. L'hydrolyse a des rendements allant de 50 à 70%, et c'est un sujet qui est déjà bien étudié, donc on ne peut pas s'attendre à de grands progrès à cet égard.

De plus, ces rendements ne prennent en compte que l'électricité qui est mise dans le processus d'hydrolyse, sans compter les autres apports énergétiques tels que le chauffage de l'eau (les rendements augmentent avec la température), la pressurisation (idem avec la pression), les divers pompages, l'élimination de la soude diluée du processus, etc.

Ils ne tiennent pas non plus compte du fait que l'hydrogène obtenu est de mauvaise qualité, ce qui est extrêmement important pour les piles à combustible (comme on le verra dans la section correspondante), et qu'il doit être purifié.

L'élimination du chlore, vraisemblablement pour le remettre dans l'eau afin de réduire l'impact environnemental, est un autre intrant qui n'est pas pris en compte. Bien sûr, ils le laissent encore libre dans l'atmosphère...

Nous devons préciser, pour être honnête, que c'est précisément là que le travail doit être fait et que des améliorations peuvent être apportées (afin que les performances, en fin de compte, ne tombent pas en dessous de 50 %).

Et un autre élément qui réduit les performances, c'est que généralement celles-ci sont données en particulier dans des conditions stables de processus, et non dans des phases de chauffage, d'élimination, de processus par lots, ou de variables, intermittentes.

Le rendement diminue à mesure que la stabilité du processus se réduit.

Tout cela implique que pour obtenir un kilogramme d'hydrogène (rappelons 39,9 kWh), il faut investir, dans le meilleur des cas, 57 kWh, sans compter les autres intrants. Une valeur plus réaliste se situe probablement entre 60 et 70 kWh, rien que pour ce processus. **<TRE négatif>**

Si, au lieu de jouer avec l'eau de mer, nous essayons de faire l'hydrolyse de l'eau douce, nous constatons au départ que nous gaspillons une ressource qui a d'autres usages importants, comme l'eau potable, l'irrigation, la consommation humaine (sanitaire) et animale, et le maintien des débits écologiques des rivières.

Mais l'hydrolyse de l'eau douce implique généralement l'ajout d'additifs dans l'eau pour améliorer les performances du processus, ce qui permet d'obtenir un déchet qui n'est PAS potable et qui doit être traité/éliminé. L'impact environnemental de l'utilisation de l'eau douce est donc tout aussi important, et tout aussi commodément oublié par ceux qui s'intéressent au sujet.

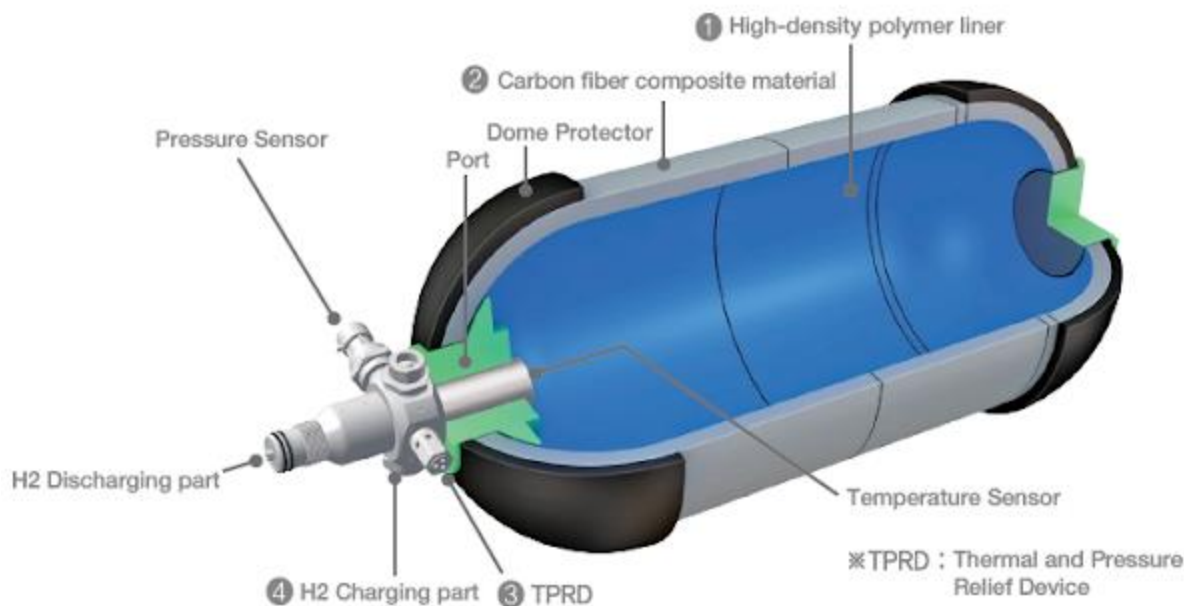
Et pas seulement cela. Jusqu'à présent, tout le processus d'hydrolyse pour obtenir de l'hydrogène se faisait à partir d'eau douce, car les catalyseurs (accélérateurs de réaction) de l'eau salée durent très peu en raison de la quantité de différentes choses qui se trouvent dans l'eau de mer et qui obstruent, cassent, saturent, bouchent, corrodent, etc.

En d'autres termes, nous parions contre un nouveau processus dont on sait qu'il est problématique et non rentable (pour l'instant, dira-t-on) au détriment d'un système plus ancien, plus familier et plus fonctionnel... qui est également non rentable : rappelons-nous qu'il est encore inutilisé.

Compte tenu de tout cela, nous ne pouvons pas nous attendre à ce que le prix de l'hydrogène "vert" soit moins élevé que celui de l'hydrogène obtenu à partir du gaz naturel, bien que deux éléments doivent être considérés comme imputables : le coût de l'énergie impliquée (lié à la performance), et l'amortissement des équipements (c'est-à-dire qu'il ne sera jamais payé par les entreprises, puisque **l'Union européenne a déjà décidé qu'il serait payé par chacun d'entre nous de sa poche, que nous l'utilisons ou non**, il y a d'autres priorités - comme la santé, Retraite, chômage, aide au Covid - ou pas, la première chose est les grandes entreprises "vertes" qui vont exploiter ces investissements que nous, travailleurs ordinaires, payons si gentiment et qui n'apparaîtront jamais au bilan, tout comme les postes d'entretien).

Bien sûr, nous devons voir exactement le prix de l'hydrogène qui sera vendu, et à qui il sera vendu, et comment il sera vendu. Plus d'informations à ce sujet dans les sections suivantes.

Stockage et transport.



Comme je l'ai dit à l'époque, **l'un des points compliqués de la manipulation de l'hydrogène est son stockage et son transport.**

Aujourd'hui, la grande majorité de l'hydrogène produit est dépensé au même endroit, au même rythme et dans pratiquement les mêmes conditions (et certainement dans les mêmes installations) où il est produit : les usines Haber Bosch grâce auxquelles elles obtiennent de l'ammoniac comme précurseur des nitrates des engrais.

Cela signifie qu'il n'y a pas de stockage d'hydrogène pur, et que le transport, s'il existe, n'est qu'à quelques mètres. De plus, son utilisation produit un élément à haute valeur ajoutée.

Lorsque nous essayons d'utiliser l'hydrogène de manière différée, nous devons soit le stocker, soit le transporter ailleurs pour l'utiliser. Très probablement, les deux en même temps.

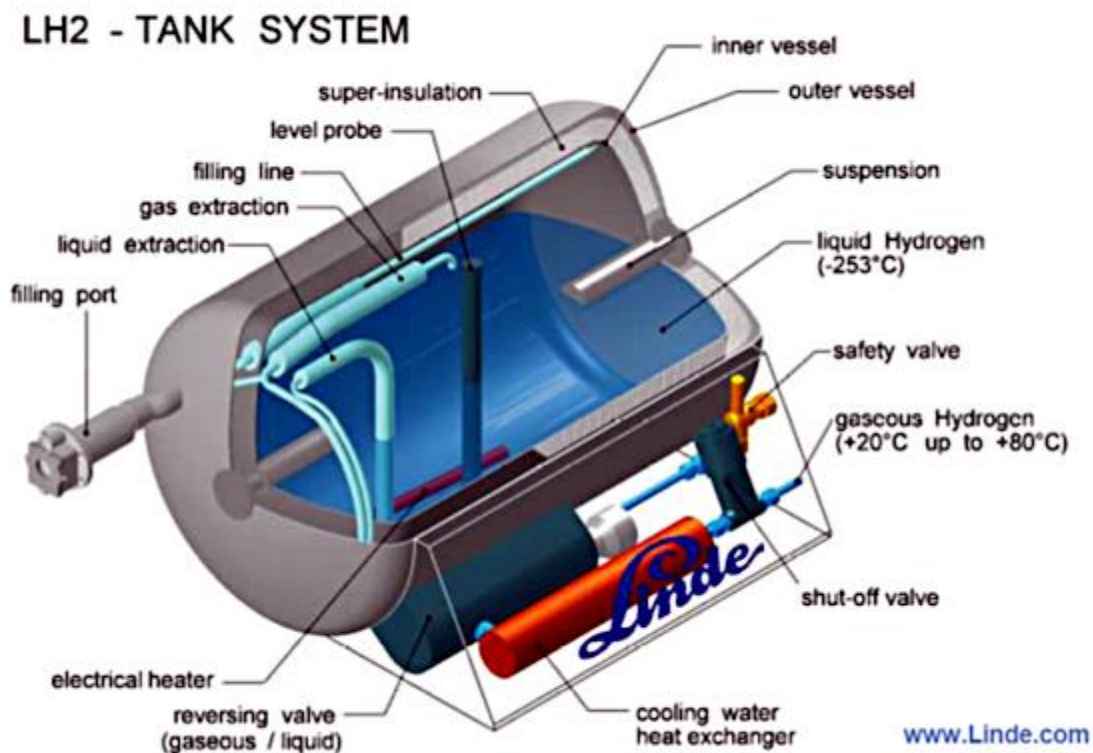
Les articles qui ont été mentionnés se réfèrent aux deux situations, bien que dans deux contextes différents et applicables en même temps.

D'une part, il y a la question de l'introduction de l'hydrogène, lorsqu'il est produit, dans le réseau de distribution du gaz naturel (et nous verrons un exemple très clair et d'intérêt immédiat), où le stockage est plutôt secondaire, et d'autre part, il est fait mélange avec le même gaz naturel.

D'autre part, il y a le stockage et la distribution de l'hydrogène destiné aux moyens de transport. Ils parlent plus ou moins clairement de son utilisation dans les camions de distribution de grand tonnage et de grande distance, les remorques articulées qui sont habituelles sur nos routes et qui transportent des marchandises et d'autres choses entre les pays de l'Union européenne ou même au-delà. Également entre des villes relativement séparées, comme Madrid, Barcelone, Valence, Bilbao, Séville, La Corogne, Malaga, etc.

Et des trains, des bateaux et des avions.

Nous commencerons par le deuxième cas, qui est le moins favorable.



L'hydrogène est l'une <est LA> des plus petites molécules qui existent, il a donc une très grande tendance à "filtrer" à travers les murs et les éléments de confinement.

Cela oblige à utiliser des couches de revêtement interne ou "liners" de certains matériaux qui réduisent sa diffusion gazeuse. Mais ces gaines ne supportent pas très bien les changements de pression et de température liés au processus de compression (pour le remplissage) et de décompression (pour la vidange) des réservoirs, ce qui signifie que des contrôles périodiques doivent être effectués.

Il a été démontré que le transport d'hydrogène gazeux à haute pression, comme celui utilisé pour les véhicules

électriques à pile à combustible, n'est pas compétitif en raison du poids et du volume du réservoir par rapport à la quantité d'hydrogène, qui est très léger et peu dense (c'est pourquoi il a été utilisé pour fabriquer des dirigeables, comme le Hindenburg).

C'est pourquoi, dans de nombreux cas, le transport routier (par camion ou par train) est effectué de manière cryogénique, à 20K, c'est-à-dire à -253°C , ce qui rend plus facile le transport sur de longues distances, bien que le coût énergétique du refroidissement et de la liquéfaction de l'hydrogène, plus la re-gazéification qui s'ensuit, soit important.

C'est pour les longues distances. Ou pour un stockage local "à long terme".

Quelque chose qui réduit encore l'efficacité. Et cela entraîne une autre série de problèmes avec les matériaux utilisés, ce qui rend les réservoirs coûteux.

Une "entreprise" habituée à utiliser l'hydrogène, en particulier dans la phase cryogénique, essaie de l'éviter autant que possible, et ce n'est pas n'importe qui, mais la NASA, qui ne l'utilise que dans les étages les plus performants des fusées. Pour le reste, ils préfèrent utiliser d'autres choses comme des hydrocarbures raffinés, ou même un gaz toxique comme l'hydrazine, plutôt que de l'hydrogène.

Parce que l'hydrogène est trop dangereux pour être stocké de quelque façon que ce soit.

Pour tout cela, son stockage est assez compliqué, et il semble que dans le cas des véhicules, il soit encore plus compliqué de couvrir tous leurs besoins.

De nombreux scientifiques, confrontés à un tel problème, considèrent qu'il est plus judicieux "d'investir" plus d'énergie et de pertes pour fabriquer du **méthane synthétique**, plutôt que d'utiliser de l'hydrogène, car il est plus facile à stocker et à manipuler, de sorte que le coût de l'énergie, d'une part, compense les problèmes que l'hydrogène donne dans cette section, d'autre part.

Pour aller plus loin dans le détail, le stockage en cours pour les véhicules se fait dans des réservoirs à environ 700 atm. Le simple fait de le comprimer (une fois) à ces pressions implique déjà une perte d'environ 7 % d'énergie.

Et plusieurs recompressions sont nécessaires, jusqu'à atteindre 880 atm pour pouvoir remplir le réservoir.

Pire encore. Nous avons parlé des paquebots. Un matériau couramment utilisé à ces fins est le polyéthylène haute densité (HPE), qui est une variante du plastique utilisé dans les sacs de supermarchés, ceux qui sont interdits (généralement du polyéthylène basse densité dans ce cas).

Et comme nous le savons, les plastiques ne sont pas très résistants aux températures élevées. Et lorsque l'hydrogène est comprimé à de telles pressions, des températures de plus de 150°C sont atteintes, ce qui n'est pas acceptable, surtout pour un revêtement qui ne transporte pas bien la chaleur, ou les composants organiques des composites nécessaires au dépôt.

On refroidit donc l'hydrogène AVANT de le comprimer, à 40°C sous zéro. Cela ne fait que ramener la température à 85°C à la fin du processus de compression, quelques minutes plus tard. En d'autres termes, en quelques minutes, un réservoir passe d'un état vide, avec du gaz à -40°C , à un état sous pression, 700 atmosphères et 85°C .

Si ce n'est pas une contrainte mécanique et thermique...

Cela signifie évidemment que le réservoir doit être vérifié souvent pour détecter d'éventuelles défaillances, en

particulier dans la chemise qui subit le plus de changements thermiques, afin de réduire les éventuelles fuites de gaz dangereux qui ont tendance à s'accumuler dans les zones élevées (c'est-à-dire sur le toit de la voiture).

Et il devra probablement être remplacé de temps en temps (tous les 2 ans comme les pots catalytiques ?)

N'oubliez pas que les concentrations d'hydrogène dans l'air qui sont explosives varient de 4 à 75 % (le gaz naturel n'explose qu'à une concentration de 5 à 15 % dans l'air).

Il est évident que si nous voulons que ce réservoir pèse peu et prenne relativement peu de place, nous parlons de la partie structurelle qui doit être en fibre de carbone, ce qui n'est pas exactement bon marché.

En tout cas, on parle toujours de dérivés du pétrole ou d'autres éléments fossiles comme le charbon.

Et pourtant, nous parlons de réservoirs qui occupent plus de 180 litres, pesant des dizaines de kilos, 91Kg dans le cas de la Honda FCX Clarity, pour seulement 4Kg de H₂, ce qui donne environ 400Km d'autonomie. Et vous ne pouvez les mettre nulle part dans la structure du véhicule, car ils doivent être de forme sphérique ou cylindrique pour résister à une telle pression.

En comparaison, un réservoir diesel de 60 litres occupe environ 62 litres, quelle que soit sa forme, et pèse moins de 10 kg.

En outre, pour l'ensemble du processus de stockage et de distribution, il est nécessaire de re-comprimer le gaz plusieurs fois. D'abord, pour le stocker après la production. Deuxièmement, le mettre à l'intérieur du camion/navire de transport qui, pour les circonstances, pourrait même être un transport cryogénique. Troisièmement, pour le mettre dans la station de ravitaillement (il y a encore des étapes intermédiaires, comme le passage du navire au camion, avant d'arriver à la station d'hydrogène), et enfin dans le véhicule qui va le dépenser.

Compte tenu des recompressions successives, avec leur refroidissement respectif pour éviter des températures qui endommagent prématurément le revêtement, l'estimation des pertes uniquement dans cette partie des pressions est optimiste. Sans parler de la réfrigération pour le transport cryogénique, les pertes sont relativement élevées à ces pressions (de l'ordre de 1% par jour).

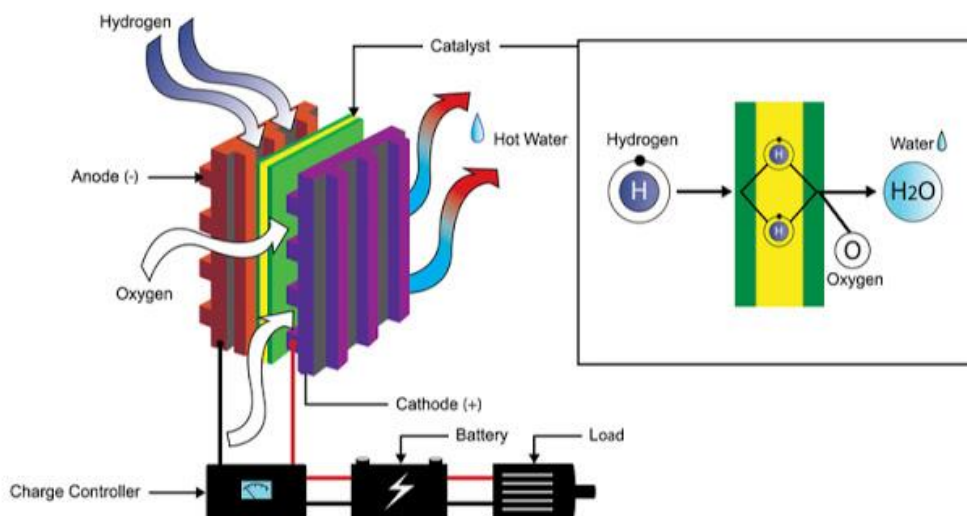
Nous n'avons pas non plus abordé les pertes dues au transport lui-même, à la consommation du véhicule (ou des véhicules) distribuant l'hydrogène produit. Étant donné la taille et le poids du réservoir, et le fait que l'utilisation de l'hydrogène n'est pas exactement très efficace, **le coût du transport seul de l'hydrogène par camion est considérablement plus élevé, plus du double de celui du carburant diesel, par exemple.**

D'ailleurs, les navires à moteur diesel (ou plutôt à bunkers, pour parler correctement) ont un rendement d'environ 50%, déjà supérieur par défaut à celui de l'hydrogène.

Et je n'ai pas encore parlé de la façon dont il est utilisé...

Les piles à combustible.

Hydrogen Fuel Cells



Lorsque l'on parle d'utiliser l'hydrogène dans les transports, il y a deux possibilités : l'une consiste à le "brûler" sous forme de gaz dans un moteur, et l'autre à utiliser ce que l'on appelle une pile à combustible.

Brûler" de l'hydrogène à la place d'un autre carburant est possible avec des moteurs qui consomment normalement de l'essence (à allumage commandé, et non par compression comme le diesel le plus efficace), c'est-à-dire des véhicules non lourds, et ce n'est pas quelque chose dont les performances sont spectaculaires, précisément. *<Sans compter que puisque la combustion de l'hydrogène ne produit que de l'eau, cette eau endommage grandement les pièces internes du moteur.>*

L'utilisation de piles à combustible concerne les véhicules électriques, puisque ces piles, également appelées batteries, convertissent essentiellement l'hydrogène en électricité en effectuant l'étape inverse de l'hydrolyse. En fait, c'est exactement la même réaction qui se produit dans les piles électriques au lithium, au plomb, alcalines, nickel-hydrure métallique, etc.

La principale différence entre ces dernières et les piles est que, alors que les premières contiennent tout ce qui est nécessaire à leur fonctionnement, y compris le "combustible", dans les piles à combustible, il n'y a que la partie qui effectue la réaction chimique elle-même, et sous certaines conditions, mais elles ne contiennent pas le "combustible", celui-ci est dosé à partir d'un réservoir, et les restes, expulsés dans l'atmosphère.

Cela a un côté positif : le "carburant" est stocké séparément, il est donc très facile de le recharger, d'augmenter sa capacité, etc. sans modifier la pile à combustible.

Mais il y a un inconvénient : en expulsant le résultat de la réaction chimique, à savoir la vapeur d'eau (dont nous avons déjà expliqué que la vapeur d'eau est un gaz à effet de serre), il ne peut pas la retraiter dans une réaction inverse, récupérant ainsi de l'énergie, comme le font les piles électriques.

En d'autres termes, il ne peut pas régénérer l'énergie lors des freinages ou des longues descentes.

En outre, en raison de leur forme et de leurs limites d'utilisation, qui font qu'elles ne fonctionnent bien que dans une plage de puissance étroite, les piles à combustible ne sont utilisées que pour recharger la batterie principale du véhicule.

En d'autres termes, ils n'éliminent pas la batterie électrique, ils ne font que réduire sa taille (et son prix), bien que cela ait d'autres implications telles que la réduction de la durée de vie de la batterie.

Des recherches sont en cours pour utiliser des paquets de supercondensateurs ou de batteries à la place des batteries, ce qui implique un poids plus faible, une capacité de puissance plus élevée et une durée de vie plus longue, mais on ne sait pas si le prix compensera (aucun argent n'est alloué à la recherche de cette manière, probablement parce qu'il y a déjà trop d'engagement pour **les batteries au lithium** pour lesquelles on prévoyait en 2020 une densité de 1KWh/Kg, alors qu'en fait **elles n'atteignent pas 0,3KWh/Kg, soit moins d'un tiers, malgré les sommes importantes investies**).

Par conséquent, les piles à combustible ne réduisent pas beaucoup le poids du véhicule, ni son volume, car les réservoirs de stockage de H2 sont encombrants, lourds et coûteux, car les objectifs qui avaient été fixés pour ces dates n'ont pas été atteints.

Cela signifie essentiellement que leur utilisation sera plus appropriée là où la différence est perceptible, à savoir dans les véhicules qui ont besoin de puissance, de couple et de grandes capacités énergétiques que les batteries au lithium ont du mal à fournir : les poids lourds et les camions longue distance. Qui dit camions, dit trains sur des voies non électrifiées, bateaux, avions.

Il y a d'autres éléments à prendre en compte concernant les piles à combustible. Tout d'abord, la performance.

Cette performance dépend de deux facteurs : la "charge" ou le pourcentage de la puissance nominale fournie et le type de pile à combustible.

[tableau]

Le tableau ci-dessus, tiré de Wikipédia, donne une idée des types qui existent aujourd'hui. Les rendements dont il parle sont des rendements électriques : l'électricité fournie par rapport au maximum théorique qui pourrait être obtenu. Il existe cependant des applications dans lesquelles une autre efficacité est "ajoutée" : la chaleur pour produire de l'eau chaude ou de la vapeur à basse pression/température, puisque certains types fonctionnent à plus de 600°C.

Parmi les différents types, il y en a qui sont très délicats, et d'autres qui sont robustes. Beaucoup utilisent des métaux précieux comme catalyseurs (généralement du platine), et d'autres non. Et il y a ceux qui utilisent les terres rares (généralement le lanthane, le plus commun de ces éléments chimiques, mais aussi généralement le trio, un autre élément qui n'est pas une terre rare, mais qui est considéré comme tel), et il y a ceux qui ne le font pas.

Il y a aussi ceux qui travaillent à température ambiante et ceux qui travaillent à chaud.

Allons, il y a de la variété.

Il s'avère qu'il en existe une très appréciée par l'industrie, appelée SOFC, (solid oxide fuel cell, et la MFC qui est très similaire), qui a une grande performance à la fois électrique et calorifique ... parce qu'elle fonctionne à plus de 600 ° C, n'utilise pas de métaux précieux, est très robuste par rapport à la qualité du gaz ou même d'autres éléments utilisés pour produire de l'électricité (il existe des variantes qui utilisent du méthanol, du méthane, etc.) et est relativement durable, c'est-à-dire qu'elle n'a pas à changer aussi souvent que les autres types.

Seulement qu'il fonctionne à plus de 600°C, qu'il faut une heure pour le chauffer jusqu'au point de fonctionnement nécessaire, qu'il utilise des terres rares comme le lanthane, le strontium, le cérium et l'yttrium précité, parfois aussi le zirconium... autant d'éléments qui ne sont pas non plus bon marché mais qui sont rares,

bien que le lanthane et le cérium soient des sous-produits de l'extraction du néodyme et du dysprosium, nécessaires au moteur qui doit faire avancer ces véhicules, ou aux grandes éoliennes de grande puissance.

Malgré cela, les performances de la pile sont de 60% à vitesse stable (ce que les moteurs des véhicules n'ont pas, une vitesse stable) sans compter les pertes d'autres éléments, comme dans le cas d'un camion, le refroidissement de la chaleur excédentaire, due à la baisse de pression dans le réservoir de carburant, ou la consommation de carburant pendant une heure pour l'amener à la température de fonctionnement... Et ce qui est perdu par la charge intermittente de la batterie avec des périodes de non-charge.

Il en existe d'autres qui seraient plus adaptés à une utilisation dans les voitures même, sans problèmes de chauffage (ils fonctionnent à basse température, même à température ambiante), sont moins encombrants (il n'est pas nécessaire de les refroidir), et n'utilisent pas de terres rares... ils utilisent du platine, et durent peu, ce qui oblige à changer le catalyseur en platine tous les deux ans... si la mauvaise qualité du gaz fourni ne l'abîme pas avant.

Sans compter que, dans de nombreux cas, la concentration d'oxygène n'est pas suffisante et qu'il faut au moins comprimer l'air (pour augmenter la quantité d'O₂ présente dans la cellule et obtenir le rendement établi), sans oublier qu'il doit être transporté, sous forme pure (sans les >70 % de N₂ que possède notre atmosphère) et comprimé à l'intérieur d'un cylindre.

Certains ne veulent travailler qu'avec de l'oxygène pur ou de l'air hautement purifié, comme l'AFC.

Quoi qu'il en soit des deux derniers, c'est une autre baisse de performance (cachée, non comptabilisée), puisque nous devons comprimer, et probablement séparer l'oxygène, plus le problème que nous consommons plus parce que nous devons porter plus de poids, un autre réservoir, etc.

Sans cela, la performance des cellules diminue beaucoup en raison du manque d'oxygène. Quelque chose qui s'accroît avec les hauteurs (ascensions de montagnes, lieux bien au-dessus du niveau de la mer, comme Mexico), etc. Sans parler des éventuelles défaillances catastrophiques dues à la pollution au CO₂, par exemple.

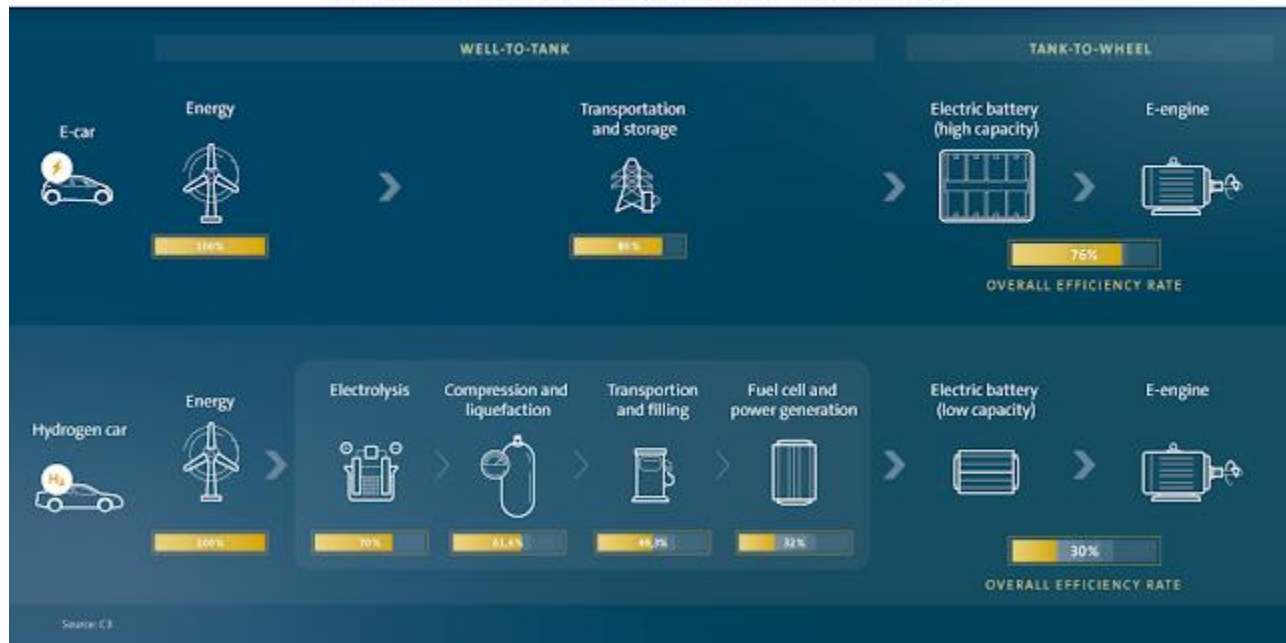
Dans le meilleur des cas, en ne comptant que les pertes par électrolyse, qui est optimale (70%), et une pile à combustible au point optimal (60%), nous avons un rendement de 42%.

Si l'on additionne les pertes dues à la gestion et au stockage de l'hydrogène, le rendement ne dépassera jamais les 30% réels et effectifs.

C'est mauvais.

HYDROGEN AND ELECTRIC DRIVE

Efficiency rates in comparison using eco-friendly energy



En comparaison, un véhicule à batterie pure a un rendement plus de deux fois supérieur, soit plus de 70 %. Cela signifie que vous devez produire au moins deux fois plus d'électricité à partir d'une source renouvelable qu'en utilisant des véhicules à batterie pure.

Et tout cela pour avoir un peu de stockage, réduire quelque peu le poids des véhicules, économiser des batteries lourdes, encombrantes et coûteuses, et ainsi avoir la possibilité de transporter des véhicules lourds qui ne seraient pas viables autrement. En plus de faciliter le rechargement.

Dire qu'une telle option est l'avenir signifie deux choses : soit qu'ils ne savent pas de quoi ils parlent, soit qu'ils considèrent déjà que les gros camions à batterie sont impossibles, comme l'a déjà dit Bill Gates... et quelques autres.

Le plus probable : les deux.

En bref :

- Un véhicule à pile à combustible n'élimine pas la batterie, il ne fait que la réduire.
- Cela réduit la durée de vie de la batterie, bien que vous puissiez utiliser une batterie LiFePO qui dure plus longtemps, avec plus de poids, de prix par KWh, de volume, et des performances plus faibles en nécessitant 20 % de **lithium** en plus que les batteries couramment utilisées, et qui n'ont aucune marge d'amélioration car elles sont déjà à 98 % des performances théoriques maximales.
- Le poids et le volume du réservoir d'hydrogène compensent à peine la différence de poids.
- Les solutions actuelles utilisent des matériaux rares et coûteux et ont leurs inconvénients pour ce type d'application.
- Le faible rendement signifie qu'il faut produire beaucoup plus d'électricité. Et plus de capacité car il ne peut pas régénérer l'énergie comme les batteries.

- L'infrastructure de recharge, bien qu'apparemment simple à transformer, ne l'est pas autant, et la logistique de livraison est un autre problème supplémentaire qui implique d'utiliser beaucoup plus d'énergie perdue par rapport aux autres options.
- Le prix reste à voir, mais tout indique qu'elle ne sera pas plus compétitive que les batteries coûteuses.
- Avec ces données, cette option ne semble pas du tout viable, surtout pour les véhicules légers et les voitures. Et qui le dit cette fois, c'est quelqu'un qui s'intéresse au sujet de la vente de véhicules : VW.

Et si... il y avait une leçon quotidienne d'"imagination" ?

Rob Hopkins 16 novembre 2020

Mardi, j'ai été l'un des principaux orateurs de la cérémonie de remise du prix Philippe de Woot organisée par l'UCLouvain en Belgique. Ce prix récompense le meilleur mémoire écrit sur le thème de la responsabilité sociale des entreprises. Cette année, l'événement était en ligne et j'étais l'orateur principal. Habituellement, lorsque je fais des exposés, je ne les écris pas en premier, mais cette fois-ci, j'ai dû le faire, alors j'ai pensé que je pourrais le partager avec vous. La transcription complète se trouve ci-dessous...



C'est un grand honneur pour moi d'être invité à prononcer ce discours lors de cette cérémonie de remise de prix en l'honneur de Philippe de Woot. Je voudrais adresser mes plus sincères félicitations à la lauréate de cette année, Line, pour son travail remarquable, ainsi qu'aux autres finalistes. Mon fils a travaillé dans des camps de réfugiés en Grèce, son projet m'a donc vraiment touché personnellement.

J'aimerais profiter de mon séjour parmi vous aujourd'hui pour parler de deux choses qui, j'imagine, ne sont pas souvent abordées lors de cérémonies de remise de prix comme celle-ci, et qui, à mon avis, ont été tragiquement ignorées et négligées alors qu'elles sont absolument vitales pour notre avenir : l'imagination humaine et la culture du désir.

Au cours des 15 dernières années, mon travail, qui a consisté à fonder, soutenir et mettre en réseau le mouvement Transition, s'est concentré sur l'urgence climatique et écologique, de loin la plus grave menace à laquelle l'humanité est confrontée, et sur les solutions qui peuvent être apportées par les communautés elles-mêmes, sur ce que vous, moi et nos voisins pourrions faire si nous étions capables d'exploiter les ressources, les compétences et le dynamisme qui nous entourent.

Je ne veux pas suggérer un seul instant que c'est tout ce dont nous avons besoin - nous avons bien sûr besoin d'une action internationale audacieuse (qui semble soudain beaucoup plus possible qu'il y a une semaine à peine !), de gouvernements agissant avec une vision et un objectif, de changements de style de vie individuels,

d'entreprises agissant avec intégrité et une volonté de tout réimaginer, mais la partie communautaire est vitale parce qu'elle peut faire des choses que les autres acteurs ne peuvent pas faire - ils peuvent aller plus vite, et ils peuvent raconter les histoires de possibilités qui peuvent déclencher des changements à tous les autres niveaux.

J'ai récemment participé à un webinaire avec l'une de mes grandes "She-ros", la poétesse Dominique Christina, qui racontait comment son enfance avait façonné son imagination. Elle a dit que son éducation lui avait permis de "réaliser à quel point je suis possible", ce que j'ai adoré, et qui est un peu comme ce que le mouvement Transition, le mouvement que je soutiens depuis de nombreuses années maintenant, essaie de faire dans des milliers de communautés dans 50 pays, y compris un travail incroyable qui se fait à Liège, à votre porte.

J'ai pu constater, après tant d'années de travail, qu'il est essentiel pour nous de naviguer avec succès au cours des dix prochaines années d'une manière que la science nous demande de faire, c'est-à-dire de devenir infiniment plus habiles à créer le désir.

Nostalgie". Un mot étrange à utiliser en relation avec l'urgence climatique et lors d'une cérémonie de remise de prix comme celle-ci ? Laissez-moi vous expliquer. J'ai l'impression qu'en 2020, nous nous trouvons au sommet d'une énorme montagne. La vue d'ici est plus spectaculaire que personne n'a jamais vu auparavant. Sous nos pieds, il y a plus de carbone, plus de dettes, plus d'anxiété, plus d'inégalités, plus de plastique, que nous n'en avons jamais eu au sommet. Les guides qui sont à nos côtés et qui connaissent cette montagne nous disent qu'il est temps de descendre. Ils nous montrent les sombres nuages d'orage qui s'amoncellent et nous disent avec passion que nous devons descendre rapidement de ce sommet.

Pour certains d'entre nous, c'est suffisant. Après tout, nos guides sont des experts ! Mais pour beaucoup de gens, cela ne semble pas fonctionner. Leur faire remarquer à quel point ces nuages sont très sombres ne semble pas avoir d'effet. J'ai l'impression qu'une approche plus habile, et que nous négligeons habituellement, consiste à raconter les histoires de l'accueil chaleureux qui nous attend dans les villages des pentes inférieures de cette montagne. De la nourriture, de la boisson, des foyers chaleureux, de la convivialité, des nouvelles amitiés, des lits confortables, des chaussettes sèches et fraîches qui accueilleront notre arrivée. Comment, en substance, créer le désir d'un avenir à faible teneur en carbone, un désir si intense que notre vie serait ensuite une profonde déception si nous n'atteignons pas ces vallées, si nous ne nous détendons pas à ces feux de camp métaphoriques ?

Comme Antoine de Saint-Exupéry l'a si poétiquement capturé :

"Si vous voulez construire un bateau, ne battez pas les gens pour ramasser du bois et ne leur assignez pas de tâches et de travaux, mais apprenez-leur plutôt à désirer l'immensité infinie de la mer."

C'est, à mon sens, notre tâche.

Ou encore, une autre façon de penser serait que Neil Armstrong a posé le pied sur la Lune en 1969. Aller sur la Lune n'était pas l'idée d'Armstrong. Ce n'était même pas l'idée de JFK quand il a annoncé la mission sur la Lune en 1960. Nous étions déjà allés sur la Lune depuis des décennies avant cette date. Tintin est allé sur la Lune. Frank Sinatra nous a chanté sur la Lune. Au moment où JFK a fait son annonce, nous y étions allés des centaines et des centaines de fois dans des chansons, des histoires, des dessins animés, des films.... Ils avaient créé un tel désir collectif d'aller sur la Lune, qu'il était devenu inévitable que nous y allions, et que nous surmontions tout obstacle à cette fin.

Cela signifie que nous avons pu le faire, à partir de rien, en seulement 8 ans. Et que la moyenne d'âge de l'équipe qui nous y a amenés était de 26 ans. Nous avons créé l'envie. C'était un désir créé non pas par des graphiques, des statistiques, des politiques, mais par des récits et de l'imagination.

Une grande partie de mon travail consiste à créer le désir d'un monde à faibles émissions de carbone. C'est le

lieu où l'art rencontre l'activisme. C'est l'endroit où les communautés créent de nouvelles entreprises sociales étonnantes et audacieuses, dont les grandes entreprises n'auraient jamais pu rêver. C'est l'endroit où nous rêvons en grand. Le désir est vital, mais on en parle rarement.

Et l'imagination ? Pourquoi faut-il parler d'imagination ? L'imagination n'est-elle pas un peu un luxe, une chose frivole que font les enfants, une distraction du "vrai travail" ?

Nous avons besoin d'imagination parce que, comme l'a dit un jour Ursula Le Guin, l'une des grandes gardiennes de notre imagination collective :

"L'exercice de l'imagination est dangereux pour ceux qui profitent de la façon dont les choses sont, car il a le pouvoir de montrer que la façon dont les choses sont n'est pas permanente, pas universelle ... Nous ne serons pas libres si nous n'imaginons pas la liberté."

L'imagination est radicale. C'est la seule façon de nous faire dépasser ce qui est et de nous faire arriver à ce qui est. Elle peut nous amener à dépasser le statu quo, à aller au-delà de ce qui est devant nous. Au Royaume-Uni, et peut-être ailleurs, Margaret Thatcher nous a si puissamment convaincus qu'il n'y avait pas d'alternative et ces mots ont profondément imprégné notre psyché collective. L'imagination nous permet de nourrir ce qui vient ensuite.

La militante pour le climat et écrivain Naomi Klein a écrit qu'"il n'y a plus de solutions non radicales". Nous l'avons laissé trop tard. Pour avoir une chance de rester en dessous d'une augmentation de 1,5 degré par rapport aux niveaux préindustriels, nous devons réduire nos émissions de carbone d'environ 10 % par an. Cela ne s'est jamais produit auparavant.

Mariame Kaba, l'une des grandes voix du mouvement pour l'abolition des prisons aux États-Unis, saisit parfaitement notre défi : "nous devons imaginer tout en construisant". Toujours les deux". Et pourtant, je crains que nous ne créions les pires conditions possibles pour que l'imagination, au pire moment de l'histoire, le fasse, une sorte de tempête parfaite de la désimagination. Notre muscle imaginaire, qui devrait être tendu et bien aiguisé, est flasque et faible.

Les facteurs qui érodent l'imagination sont nombreux. Nous passons de moins en moins de temps dans la nature. Nos enfants jouent beaucoup moins qu'avant. Nous vivons une époque d'anxiété, de traumatisme et de solitude, dont nous savons qu'elle contracte l'imagination. L'inégalité économique et le racisme systémique sapent tous l'imagination. Comme le dit la militante noire Adrienne Maree Brown, "nous vivons dans l'imagination ancestrale des autres, avec leur désir de sécurité et d'abondance, un désir qui ne nous a pas inclus". Notre système éducatif a pratiquement conçu l'imagination et le jeu dans son programme. Et ainsi de suite. Et ainsi de suite.

Cette détérioration s'est produite sur de nombreuses années. Nous reconnaissons que si une population n'a pas une alimentation bonne et nutritive, elle verra augmenter des maladies qui pourraient être évitées. Nous reconnaissons que si nous n'avons pas un bon système d'éducation, une population ne pourra pas réaliser son plein potentiel. Et pourtant, juste en dehors de notre champ de vision, notre imagination collective, notre capacité à, comme l'a dit l'éducateur John Dewey, "imaginer les choses comme si elles pouvaient être autrement", est en déclin, et cela compte vraiment.

Alors que pouvons-nous faire ? Comment pourrions-nous créer au mieux un monde dans lequel le type d'idées imaginatives brillantes capturées par nos finalistes d'aujourd'hui, et par les mouvements et les visionnaires du monde entier, puisse s'épanouir et devenir la nouvelle réalité ?

Je voudrais lancer un défi à tous ceux qui participent à ce merveilleux événement ce soir, à tous ceux qui l'écoutent maintenant ou plus tard. Que pourriez-vous faire pour créer les meilleures conditions, dans les

domaines sur lesquels vous avez de l'influence, pour l'épanouissement de l'imagination ? J'ai récemment parlé à quelqu'un qui est à la tête d'une autorité locale ici au Royaume-Uni. A la fin d'un atelier que j'ai organisé avec eux sur l'imagination, elle m'a dit : "Je pense que nous avons oublié comment dire oui". J'ai trouvé cela très émouvant et très puissant. De nombreuses organisations ont également perdu cette capacité, et ce au pire moment de l'histoire.

J'aimerais vous raconter une histoire. J'étais en Allemagne juste avant la première fermeture, invité par la grande entreprise internationale de vêtements d'extérieur. Ils m'ont invité parce qu'ils avaient réalisé, en tant qu'organisation, que s'ils étaient reconnus comme l'une des entreprises les plus "durables" du monde, qui ont été les pionniers des bonnes pratiques et qui font un travail incroyable en soutenant les militants de l'environnement dans le monde entier, ils n'agissaient pas, dans leurs actions quotidiennes, comme s'il s'agissait d'une urgence climatique et écologique.

Le premier soir, nous avons fait de nombreux exercices et activités ensemble, et le lendemain, nous avons fait un exercice que j'ai appelé "The Walk of What If". Je les ai divisés en groupes de 6 personnes et ensemble, ils sont allés se promener dans la neige et les montagnes où nous étions basés. L'invitation consistait à proposer autant de questions "Et si" que possible en réponse à la question générale "Et si, dans tout ce qu'elle faisait, cette société devait agir comme si c'était une urgence climatique et écologique ?

Je leur ai dit qu'il n'y avait cependant que deux règles. La première était qu'ils ne devaient pas se sentir contraints par les "éléments", tels que les budgets actuels ou les plans de développement, mais plutôt penser grand, audacieux et ambitieux. La seconde était que lorsque quelqu'un suggérait une question "Et si", personne ne pouvait répondre en disant "oui, mais", seulement "oui, et". Les bonnes idées meurent en disant "oui, mais". Ces deux mots ont mis fin à toute possibilité. Vous l'aurez tous rencontré lorsque vous aurez suggéré de bonnes idées : "oui, mais c'est trop tard/trop idéaliste/trop cher/tout simplement pas possible".

Oui et, d'un autre côté, cela ouvre des possibilités. Je l'ai appris en étudiant l'improvisation théâtrale. Quelqu'un fait une suggestion, en invitant l'autre personne à développer son idée. Une personne peut dire "Que pensez-vous de mon chapeau ?", même si elle n'en porte manifestement pas. Oui, mais ... vous n'en portez pas", ce qui empêcherait toute créativité ultérieure. Le fait de dire "oui et c'est incroyable... que fait cette poignée sur le côté ?" ouvre la voie à d'autres explorations et à la confiance entre les acteurs. Le "oui et" nous amène dans des lieux qui n'auraient pu naître que grâce à la confiance et à la coopération des personnes concernées.

Nos amis sont donc partis dans la neige, suggérant des questions "Et si" qui ont ensuite été répondues par "Oui et". Au bout d'une heure, ils sont revenus dans un état de conscience presque altéré. C'était quelque chose ! Et ils sont revenus avec des brassées de questions "Et si". À la fin de la journée, nous avons pris plusieurs de ces idées et les avons transformées en initiatives que l'entreprise pourrait lancer demain. Je me suis rendu compte de la différence que l'on ressent lorsqu'on crée une culture du "Oui et" et de ce que ce serait de vivre dans un monde du "Oui et".

Pour vous, en tant qu'organisations et en tant que personnes pouvant influencer les organisations et les aider à devenir plus imaginatives, j'ai quelques questions "What If" que vous pourriez envisager :

- Et si vous deveniez une organisation qui dit oui plus souvent et avec plus d'enthousiasme ?
- Et si vous déclariez une urgence climatique et écologique, et que plutôt que cela soit en quelque sorte limitatif, vous y voyiez l'occasion d'une créativité et d'une possibilité jusqu'alors inimaginables ? Et si nos universités enseignaient tous leurs cours, qu'il s'agisse d'économie, d'ingénierie ou d'entrepreneuriat, à travers cette lentille ?
- Et si vous cherchiez à créer les conditions idéales pour que l'imagination s'épanouisse au sein de votre organisation ?
- Et si vous concluez ensuite des pactes, des accords pour que ces idées deviennent réalité, répondant en fait à l'imagination à mi-chemin ?

- Et si l'objectif premier de votre organisation était de créer un profond désir d'un avenir à faible émission de carbone ?
- Et si les dix prochaines années se passaient bien ? Et si ces dix années étaient celles du changement le plus profond, le plus exquis et le plus délicieux, et qu'on s'en souvenait comme les années d'une révolution de l'imagination ? Et si nous faisions réellement cela ?

Et surtout, que ce soit dans votre propre vie ou dans la culture de votre organisation, faites de la place. Faites de l'espace. L'imagination a besoin d'espace. Et en ce moment, elle en est privée. Albert Einstein a toujours dit que ses meilleures idées lui venaient lorsqu'il faisait du vélo dans la forêt. Pourtant, pour tant de gens, il n'y a pas d'espace, pas de temps pour rêvasser. Le PDG de Netflix a récemment déclaré qu'il considérait le principal concurrent de son entreprise comme étant "le sommeil". Faites de la place.

Je voudrais vous remercier de m'avoir invité ici aujourd'hui. J'ai le sentiment, d'après le peu que je sais de Monsieur de Woot, qu'il aurait approuvé ces idées. La responsabilité sociale des entreprises, l'entrepreneuriat social, sous-tendu par une imagination bien nourrie, bien exercée et appréciée, est une chose merveilleuse et profondément nécessaire.

Je voudrais terminer en vous rassurant sur le fait que j'ai visité plusieurs centaines de communautés qui font ce travail, qui construisent de nouvelles économies, de nouveaux systèmes énergétiques, de nouvelles infrastructures alimentaires, de nouvelles connexions communautaires, qui travaillent de différentes manières pour élargir le sens collectif de ce qui est possible. Je les rejoins tous en train, ayant renoncé à l'avion en 2006, car il s'agit d'une activité totalement incompatible avec le militantisme climatique.

Ces communautés n'attendent la permission de personne et elles créent des choses étonnantes. Personne ne s'est jamais plaint à moi de se sentir moins autonome, moins connecté, moins vivant. Ce qu'il y a de mieux dans l'imagination, c'est qu'on se sent bien. Nous nous sentons plus vivants, plus présents, plus vitaux.

La dernière pensée que je voudrais vous laisser vient du journaliste américain spécialiste du changement climatique, Eric Holthaus, qui a écrit dans un article la semaine dernière : "Tout cela semble probablement radical en ce moment. En 2025, ce ne sera pas le cas".

Je vous remercie. Le pouvoir à l'imagination.

Le changement climatique domine la couverture médiatique au détriment de questions existentielles plus importantes

Alice Friedemann Posté le 17 novembre 2020 par energyskeptic

Préface. J'ai remarqué que dans la demi-douzaine de magazines scientifiques et dans plusieurs journaux, les seuls articles sur l'environnement portent sur le changement climatique. Pourtant, il y a 8 autres frontières écologiques (Rockström 2009) que nous ne devons pas franchir (indiquées en gras avec un astérisque ci-dessous) et des dizaines d'autres menaces existentielles également.

Le pic mondial de production de pétrole pourrait déjà avoir eu lieu en octobre 2018 (covid-19 retardera-t-il le pic pétrolier ? Tableau 1). Il est probable que le taux de déclin sera de 6 %, augmentant de manière exponentielle de +0,015 % par an (voir l'article "Taux de déclin des champs pétroliers géants et pic pétrolier"). Ainsi, après 16 ans, la production de pétrole restante ne représentera plus que 10 % de ce qu'elle était au moment du pic.

Si le pic pétrolier se produisait en 2018, les niveaux de CO₂ ppm pourraient être inférieurs à 400 d'ici 2100, car les émissions de CO₂ existantes et beaucoup plus faibles sont absorbées par les océans et la terre. **Le GIEC n'a**

même pas modélisé le pic pétrolier dans ses douzaines de scénarios car il a supposé que nous augmenterions de manière exponentielle notre utilisation de fossiles jusqu'en 2400. Il n'a jamais demandé aux géologues quelles étaient les réserves de pétrole, de charbon et de gaz naturel, il a supposé que nous utiliserions des hydrates de méthane et bien d'autres hypothèses erronées.

En attendant, toutes les catastrophes écologiques ignorées deviendront beaucoup plus évidentes. Elles sont aujourd'hui recouvertes de fossiles. A court d'eau douce ? Il suffit de forer encore 1 000 pieds de profondeur. De l'eau eutrophiée ? Construisez une usine de traitement des eaux de 500 millions de dollars. Les pêcheries se sont effondrées ? Allez au bout du monde pour capturer les derniers bancs de poissons.

La véritable menace est la baisse de la production fossile, mais le changement climatique est presque entièrement couvert. Et j'ai laissé de côté pas mal d'autres menaces, comme la "guerre nucléaire" avec 17 900 résultats depuis 2016 dans scholar.google.com.

scholar. google. com 2016	USA Today 2013	Wall Street Journal 1997	NYT 2016	
2,360,000	11,100	28,400	9,379	"climate change" *
74,800	260	255	47	"soil erosion" (50,900) "soil degradation" (23,900)
61,200	397	989	373	deforestation
43,000	7	10	3	eutrophication * (a result of too much nitrogen & phosphorus applied to farmland)
32,800	19	100	23	"biodiversity loss" *
24,000	342	215	94	overpopulation
22,800	63	38	44	"ocean acidification" *
11,800	23	17	15	"chemical pollution" *
8,743	58	5	2	"groundwater depletion" (7100) "aquifer depletion" (1320) "freshwater depletion" (323) *
8,030	17	736	9	"peak oil"
5,100	18	3	0	"stratospheric ozone depletion" *
4,400	0	0	0	bioinvasion

2,259	4	0	0	"phosphorus depletion" and "phosphate depletion"
2,210	34	207	25	"Proven oil reserves"
1,320	0	0	0	"land system change" *
971	0	0	0	"atmospheric aerosol loading" *
900	2	1	1	"fishery collapse" (657) "fishery depletion" (89) "fishery decline" (154)
47	0	0	0	"net plant production" * NPP encompasses 5 of Rockstrom's 9 boundaries: land-use change, freshwater use, biodiversity loss, global nitrogen and phosphorus cycles as well as affected by climate change and chemical pollution. Running, S. W. 2012. A Measurable Planetary Boundary for the Biosphere. Science.
304,380	1,244	2,576	636	Total of not climate change

Tableau 1. Mots clés trouvés dans la littérature savante (scholar.google.com) et New York times depuis 2016-1-1, USA aujourd'hui depuis 2013-1-1, et WSJ depuis 1997-1-1

* Rockstron, J., 2009. *Limites planétaires : Exploration d'un espace opérationnel sûr pour l'humanité. Écologie et société*

Le tableau 1 montre que dans l'ensemble de la littérature scientifique, les questions non liées au changement climatique ne représentent que 1,2 % de la recherche, USA Today 11 %, WSJ 9 % et NYT 6,8 %.

La diatribe continue. La raison pour laquelle l'attention portée au changement climatique m'ennuie tant est qu'il est devenu LE PROBLÈME et que LA SOLUTION était de produire de l'électricité à l'aide de l'énergie éolienne et solaire pour réduire les émissions. Mais comme nous le savons tous, il n'y a pas eu de fermeture de centrales à combustibles fossiles (les centrales au charbon ont été remplacées par des centrales au gaz naturel deux fois plus grandes) en raison du manque de stockage d'énergie pour les énergies renouvelables, de

l'incapacité du vent et du soleil à se développer et parce que les centrales à combustibles fossiles fournissent encore les deux tiers de la production et de l'énergie de pointe. Comme les énergies renouvelables nécessitent des fossiles à chaque étape de leur cycle de vie, elles n'ont jamais été une solution. Ils n'étaient qu'une distraction de la réalité.

Si le problème réel est que les combustibles fossiles en quantité finis alimentent notre civilisation et que leur production de pointe est proche, alors la capacité de charge **<de la terre en êtres humains>** sera bien moindre. Pimentel (1991) a estimé que 40 à 100 millions de personnes n'avaient pas accès aux combustibles fossiles aux États-Unis. Nous aurions donc dû réduire l'immigration LÉGALE à un nombre bien inférieur au million par an depuis les années 1960, rendre le contrôle des naissances et l'avortement gratuits et faciles à obtenir, et imposer des taxes élevées pour plus d'un enfant.

Le plus important, et de loin, est que, puisque le problème réside dans le pic des fossiles plutôt que dans le Changement Climatique, nous devons revenir à l'agriculture biologique et cesser d'utiliser des pesticides, reconstituer les sols avec du compostage et des cultures de couverture, planter des brise-vent pour que le sol sur des milliers de kilomètres carrés ne puisse pas être lavé et emporté si facilement, stocker du phosphate, commencer à faire pousser de multiples cultures partout localement, etc. Nous devons former la plus jeune génération à ces méthodes, car à terme, 90 % des Américains seront de nouveau des agriculteurs. Et tous ceux qui peuvent faire pousser un jardin de la victoire devraient le faire, car une consommation moindre fera baisser le niveau de vie jusqu'à ce qu'un nouveau système économique ne dépendant pas d'une croissance sans fin se développe.

Il faut réduire la consommation dans tous les domaines et imposer des taxes très élevées sur le 1% supérieur pour redistribuer la richesse. **<Peine perdue : ce n'est que de la richesse financière, (et non monétaire) sans valeur, et non transformable en richesse matérielle.>**

Il faut un ou deux ans de service obligatoire après le lycée pour réaliser des infrastructures et d'autres projets utiles dans le domaine de l'agriculture, de l'irrigation, etc. pour se préparer à un monde à faible consommation d'énergie et pour réduire la nécessité de créer des emplois dans le secteur privé dans une économie qui se contracte.

Plantation d'arbres feuillus et plus d'exportation de forêts vers l'Europe pour qu'elles brûlent pour leur énergie "renouvelable" puisque nous aurons besoin de beaucoup d'arbres lorsque nous reviendrons à la biomasse comme principale source d'énergie et d'infrastructure pour les navires, les bâtiments et le charbon de bois pour fabriquer des briques, du métal, de la céramique, du verre, etc. **<Impossible retour à la terre avec 7,6 milliards d'habitants.>**

Il suffit de consulter le site postcarbon.org et les villes en transition pour trouver des idées, la raison de leur existence.

Les efforts déployés pour lutter contre le changement climatique n'ont rien donné et nous ont détournés de ce qui doit être fait. **Les militants du Changement Climatique n'ont même pas essayé d'abaisser la limite de vitesse ou de rationner l'utilisation de l'essence**, ni les jours où les gens pouvaient conduire ou exiger une réduction de la consommation, et presque tous les articles sur tout ce qui a trait à l'énergie portaient sur la façon de réduire les émissions plutôt que sur l'efficacité énergétique.

J'ai rassemblé les raisons pour lesquelles les gens nient une future crise énergétique dans "Telling others about peak oil and limits to growth". En voici un extrait :

1. C'est impossible parce que ce que vous voulez dire par "crise énergétique", vous n'en avez jamais entendu parler.

2. Parce que nous nous en sortons toujours bien. Il y a juste quelques pépins dans l'approvisionnement.
3. Parce qu'ils savent ce qu'ils font et nous l'auraient déjà dit.
4. Parce que je n'ai pas le temps pour un crash énergétique en ce moment.
5. Même si j'avais le temps, je ne pourrais pas m'en payer un. Regardez ma carte de crédit.
6. Les puits de pétrole n'ont jamais été à sec auparavant, donc ils ne le seront jamais.
7. La pluie remplit les puits d'eau. Pour les puits de pétrole : les pluies acides ou quelque chose comme ça.
8. Parce que les puits de pétrole sont de grosses machines à sous, il faut mettre de l'argent dedans pour faire sortir le pétrole.
9. Parce qu'ils vont penser à des alternatives-ha-ha-illy-billy.
10. Les compagnies pétrolières ont encore des solutions de génie dans leur manche qu'elles vont faire entrer.
11. Parce que Dieu s'occupe de moi.
12. J'ai besoin d'une voiture pour travailler, donc c'est impossible.
13. Impossible parce que vous essayez juste de nous faire peur.
14. C'est impossible parce que vous êtes fou.
15. C'est impossible parce que tu dois rester positif.

Pas étonnant que tout le monde ait préféré le changement climatique. Avec des éoliennes et des panneaux solaires, nous pourrions continuer notre mode de vie et être propres et verts.

En attendant, nous avons perdu des décennies de préparation sur le changement climatique au lieu de la crise énergétique.

Références

Pimentel, D. et al. 1991. Terre, énergie et eau. Les contraintes régissant la taille idéale de la population américaine. Croissance démographique négative.

Alerte à l'ironie : un climat plus nuageux laisse les météorologues paniqués quant à l'avenir de l'énergie solaire

par stopthesethings 18 novembre 2020



Apparemment, tous les nuages ne sont pas gris, surtout quand il s'agit d'un banc de cumulonimbus obstinément garé entre vos panneaux solaires et le Soleil.

Depuis que le "réchauffement climatique" a été rebaptisé "changement climatique", on nous a dit qu'il fallait s'attendre à toutes sortes d'extrêmes "sans précédent". Ce qui signifie qu'il est possible que le temps **<le vent>** soit plus calme (avec un calme sans précédent), ce qui n'augure rien de bon pour notre avenir éolien.

De même, on nous dit maintenant qu'il faut s'attendre à un ciel plus nuageux, sans doute aussi sans précédent.

Si, en effet, nos journées deviennent plus nuageuses et/ou si elles sont plus nombreuses, alors la contribution occasionnelle de l'énergie solaire à notre demande quotidienne d'énergie s'effondrera pour ne plus être qu'un maigre filet.

Quelle délicieuse ironie si c'est le changement climatique qui nous met des bâtons dans les roues et qui met un terme à notre "inévitabile transition" vers un avenir entièrement alimenté par le vent et le soleil.

Olivia Rudgard se penche sur une nouvelle source d'inquiétude pour ceux qui veulent courir après le soleil, le temps et les souhaits.

Le changement climatique rend l'énergie solaire moins fiable alors que les régions les plus ensoleillées du monde deviennent plus nuageuses

The telegraph

Olivia Rudgard 8 octobre 2020

Le changement climatique pourrait rendre les panneaux solaires moins fiables car il augmente la couverture nuageuse dans les régions les plus ensoleillées du monde, avertissent les chercheurs.

Alors que l'énergie solaire devrait être bénéfique dans certaines régions, des températures plus élevées, l'humidité et la pollution réduiront la fiabilité de l'ensoleillement dans des régions comme le Moyen-Orient, où les pays ont beaucoup investi dans cette technologie.

Les chercheurs de l'université de Princeton ont examiné des modèles climatiques et ont conclu que la région était particulièrement sensible à ce modèle, qui pourrait entraîner des jours plus nuageux.

À Dubaï, qui a investi des millions dans l'énergie solaire, notamment pour la construction d'un immense parc solaire et de la plus haute tour solaire du monde, l'évolution des conditions climatiques hivernales augmente de 8 % la probabilité que les panneaux solaires ne répondent pas à la demande qu'ils ont été conçus d'ici le milieu du siècle.

En effet, des températures plus élevées entraînent de plus grandes turbulences météorologiques et retiennent plus d'humidité, des conditions qui rendent la nébulosité plus probable.

Au niveau du sol, la chaleur entraîne un assèchement des sols qui crée plus de poussière et de pollution, ce qui peut également bloquer la lumière du soleil.

Le pays prévoit de produire 75 % de son énergie à partir de sources renouvelables d'ici 2050, dont 25 % devraient provenir du soleil.

Le co-auteur Amilcare Porporato, de l'université de Princeton, a déclaré : "En termes d'énergie solaire, les endroits semi-arides sont maintenant comme des étudiants qui obtiennent un A presque tous les jours.

"Maintenant, le changement climatique perturbe la dynamique habituelle de l'atmosphère et la régularité du rayonnement solaire qui atteint la surface de la planète. Nous avons essayé de quantifier combien plus souvent

ces A pourraient devenir des B, voire des C, en conséquence".

Une tendance hivernale similaire peut être observée dans une partie du Moyen-Orient, de l'Asie du Sud, du Nord-Est, de l'Afrique centrale et de l'Ouest.

Cependant, en été, les nouvelles sont meilleures pour l'Europe continentale, car le changement climatique signifie que cette probabilité diminue jusqu'à quatre pour cent. Le sud-est de l'Angleterre connaît également un effet positif en été, bien que celui-ci soit moins important.

Les scientifiques ont déclaré que les résultats ont montré qu'il fallait travailler davantage pour développer un stockage efficace de l'énergie et une technologie permettant d'envoyer l'énergie solaire sur le réseau plus progressivement.

L'étude, publiée dans la revue *Nature Climate Change*, est la première à examiner les impacts potentiels d'un changement climatique sur la fiabilité quotidienne de la technologie solaire.

Des conditions plus chaudes et plus sèches dans certaines régions du monde créent également des conditions où les incendies de forêt hors de contrôle sont plus probables, la fumée bloquant la lumière du soleil et entravant l'énergie solaire.

Alors que les incendies faisaient rage en Californie au cours des deux premières semaines de septembre, la production d'énergie solaire a diminué de 30 % par rapport à la moyenne de juillet et était inférieure de 13,4 % à celle de l'année dernière à la même époque, malgré une augmentation de la capacité.

"Cette question réduit la quantité de lumière du soleil qui atteint les panneaux solaires, ce qui diminue la production d'électricité par l'énergie solaire", a déclaré l'Administration américaine de l'information sur l'énergie dans un rapport le mois dernier.

L'alimentation variable de l'énergie solaire est depuis longtemps reconnue comme un défi par les scientifiques qui tentent de l'intégrer dans les réseaux électriques existants.

Contrairement aux centrales à charbon ou nucléaires traditionnelles, elle ne peut pas être mise en marche pour fonctionner à long terme et produire une source d'énergie fiable. Un défi particulier est que la demande d'électricité a tendance à atteindre un pic le soir, lorsque l'énergie solaire n'est plus disponible.

La technologie de stockage de l'énergie développée pour résoudre ce problème est devenue de plus en plus populaire ces dernières années, à mesure que les prix baissaient, bien qu'il subsiste des problèmes de coût, de capacité et de durée de vie relativement courte des batteries.

The telegraph

#26 : Des nouvelles de la croissance verte

Clément Jeanneau 17 novembre 2020 , Nourritures Terrestre



Je reviens aujourd'hui sur le sujet abordé lors du tout premier numéro de cette newsletter : la croissance verte. Ce premier numéro présentait alors **les 7 raisons pour lesquelles la croissance verte reste inexistante.**

Près d'un an plus tard, il me semble important de revenir plus précisément sur le sujet : il s'agit sans doute de « la » question fondamentale qui conditionne la réussite des stratégies climatiques et plus largement environnementales.

Pour ce numéro, j'ai cherché et me suis plongé dans **les travaux de recherche les plus récents et significatifs sur la croissance verte**. Ce travail m'a pris plus de temps que je ne le pensais : parti de l'idée, qu'on entend souvent dans les milieux écologistes, que « le découplage est un mythe », je me suis rendu compte que cette affirmation n'est pas tout à fait exacte. Or l'écologie, dont les acteurs sont souvent accusés de verser dans l'« idéologie » au détriment de la science, doit montrer de la rigueur et de l'honnêteté intellectuelle si elle veut convaincre. Ainsi au fil des lectures, en croisant et recroisant les résultats, c'est un panorama plus fin qui apparaît. Avec des conclusions pour autant très claires.

A la fin de ce numéro, vous disposerez d'arguments concrets, fondés sur la science, qui s'appuient sur les dernières études à connaître en la matière – autrement dit, un mémo à ressortir la prochaine fois qu'on vous parlera de croissance verte.

Ce que dit la recherche

Rappel sur ce que signifie le « découplage », qui est au cœur de l'idée de croissance verte :

-Le découplage est l'idée que l'économie peut croître sans aggraver dans les mêmes proportions son impact sur l'environnement – c'est alors un découplage relatif – ou en réussissant à diminuer cet impact de façon absolue – on parle alors de découplage absolu.

-Deux types de découplage sont souvent distingués : l'un se concentre sur l'usage de **ressources** (au sens large, jusqu'à l'usage de services écosystémiques), l'autre sur les « impacts environnementaux » (qui comprend en particulier les **émissions** de gaz à effet de serre, sur lesquelles se concentrent la majorité des études, mais qui englobe plus largement les multiples pollutions et perturbations environnementales).

Les travaux de recherche sur le découplage sont nombreux. Puisque leurs résultats varient en raison des choix de périmètres retenus (zones géographiques, temporalité, type de découplage étudié, etc.), **les méta-analyses sont particulièrement précieuses** pour apporter une vue d'ensemble sur des dizaines ou centaines d'études différentes.

Les 3 grandes méta-analyses à connaître sur le sujet sont les suivantes :

1. "Is Green Growth Possible ?", publiée en 2020 dans la revue « New Political Economy ».

Les enseignements clefs : « *La notion de croissance verte est apparue comme la réponse politique dominante*

au changement climatique et aux dégradations écologiques. La poursuite de cet objectif est désormais assumée dans les politiques nationales et internationales, notamment dans les Objectifs de Développement Durable des Nations Unies. *Pourtant les preuves empiriques, que ce soit sur l'usage des ressources ou sur les émissions de carbone, ne soutiennent pas la théorie de la croissance verte.*

En examinant les études parues sur les tendances historiques et les projections modélisées, nous constatons :

1. *qu'il n'existe aucune preuve empirique de la possibilité d'un découplage absolu de l'utilisation des ressources à l'échelle mondiale dans un contexte de croissance économique continue ;*
2. *qu'il est très peu probable que le découplage des émissions de carbone soit atteint à un rythme suffisamment rapide pour empêcher un réchauffement climatique supérieur à 1,5° C ou 2° C, même dans des conditions politiques optimistes.*

Nous concluons que *la croissance verte est probablement un objectif erroné* et que les décideurs doivent se tourner vers des *stratégies alternatives* ».

2. “Decoupling for ecological sustainability: A categorisation and review of research literature”, publiée en octobre 2020 dans la revue “Environmental Science & Policy”.

Cette méta-analyse a examiné 179 papiers de recherche sur le découplage publiés entre 1990 et 2019. En voici les leçons à retenir :

- « *Nous avons constaté qu'aucune des 179 études ne présente de preuves solides d'un découplage absolu et continu des ressources au niveau mondial (ou même national)* ».

« *Affirmer que l'économie peut croître tout en diminuant ses impacts environnementaux est une possibilité abstraite qu'aucune preuve empirique ne peut affirmer, mais qui, en l'absence de preuves empiriques robustes, repose en partie sur la foi* ».

- « *La notion de découplage est empiriquement si faiblement fondée que nous partageons la conclusion des chercheurs Antal et Van Den Bergh (2014) : « le découplage en tant que stratégie principale ou unique pour combiner des objectifs économiques et environnementaux doit être considéré comme une très grande prise de risque pour notre avenir commun.* »

3. “A systematic review of the evidence on decoupling of GDP, resource use and GHG emissions”, publiée en juin 2020 dans “Environmental Research Letters”.

Après avoir étudié les résultats de 835 papiers de recherche sur le sujet, les auteurs concluent ainsi :

« *Les taux de découplage observés ne permettent pas d'obtenir de réductions rapides et fortes de l'usage des ressources et des émissions de gaz à effet de serre. En conséquence, le découplage doit être complété par des stratégies axées sur la sobriété et l'application stricte des objectifs de réduction absolue des émissions* » (...et non simplement des mesures visant à améliorer l'efficacité énergétique, ou à soutenir des technologies de capture du carbone).

A ces trois méta-analyses s'ajoute une autre étude intéressante à citer, “A Green New Deal without growth ?”, qui sera publié en janvier 2021 dans la revue « Ecological Economics ». Elle montre que « *le découplage absolu PIB – émissions de CO2 est possible (et se produit déjà dans des pays à hauts revenus), mais qu'il n'est pas faisable de réduire les émissions suffisamment rapidement pour rester sous les 1.5°C et 2°C si l'économie continue de croître* » - une conclusion qui conduit les auteurs à estimer qu'un « *Green New Deal sans croissance* » est nécessaire.

D'où viennent alors les confusions ?

On entend fréquemment des économistes s'appuyer sur l'existence de cas de découplage pour justifier la

pertinence de politiques de croissance verte.

Il existe effectivement bel et bien des cas de découplages locaux, temporaires, et/ou partiels. S'agissant de la relation CO₂ – PIB, plusieurs pays développés connaissent un découplage relatif, et même dans certains cas absolus, comme souligné par l'étude ci-dessus et confirmé par le Haut Conseil pour le Climat dans son rapport annuel de 2020 (page 41).

Seulement voilà : **le seul type de découplage qui permettrait de faire face au défi climatique (et plus globalement aux défis écologiques) est un découplage mondial, durable et absolu, à un rythme compatible avec l'Accord de Paris.** Or celui-ci reste non seulement inexistant mais très improbable, comme démontré dans les travaux cités plus haut.

Plus précisément :

-Un découplage local ou régional (à l'échelle d'un pays, comme les Etats-Unis, ou d'un ensemble de pays comme l'UE) **peut simplement être dû à une logique de délocalisation de la pollution.** Ne pas tenir compte des importations et exportations revient à fausser le résultat (...d'où l'importance de raisonner en empreinte carbone, et non uniquement en émissions de CO₂ sur un territoire donné).

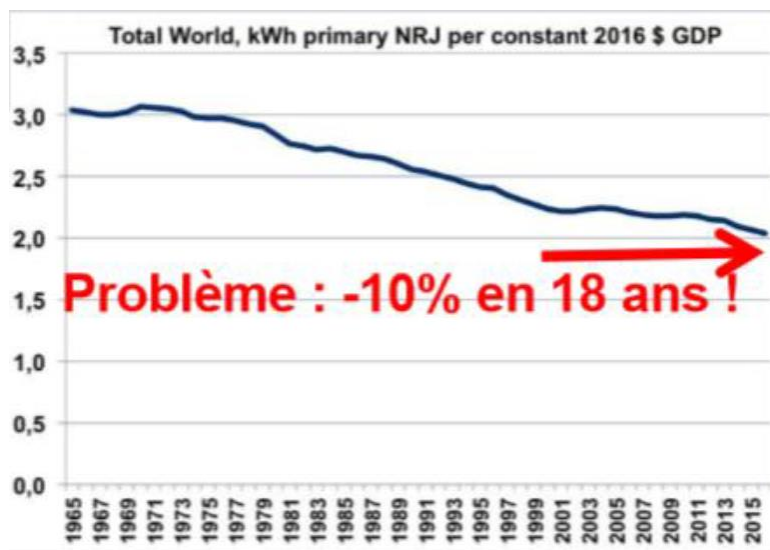
-Un découplage temporaire risque d'être compensé par la suite par un recouplage qui annule le gain initial, en partie ou en totalité : c'est ce qui a été constaté à plusieurs reprises. Or au vu des ordres de grandeur qui sont en jeu, seul un découplage durable peut permettre d'espérer rester dans les clous de l'Accord de Paris.

-Les cas actuels de découplage sont d'une ampleur nettement insuffisante pour respecter l'Accord de Paris et plus globalement pour pouvoir parler d'une « croissance verte ».

Quelques précisions pour en savoir plus

Plusieurs cas de découplages partiels sont souvent cités par les tenants de la croissance verte. Ce graphique de la Banque Mondiale est par exemple parfois brandi en exemple. Il montre que l'efficacité énergétique n'a cessé de s'améliorer depuis 1990 : produire 1 unité de PIB nécessite de moins en moins d'énergie consommée. C'est évidemment une tendance à saluer.

Le problème est que ce rythme est très largement insuffisant pour espérer atteindre une « croissance verte » à court ou moyen terme (cf graphique ci-dessous de JM Jancovici).



Comme le dit Olivier Fontan, directeur du Haut Conseil pour le Climat, interviewé sur le site Bonpote, « *ce qui ressort clairement, c'est que le rythme constaté du découplage actuel, même à supposer qu'il s'étende à la planète dans son entier, n'est absolument pas compatible avec les objectifs de l'accord de Paris. Donc vous pouvez appeler ce découplage croissance verte, développement durable ou capitalisme radieux, peu importe : c'est insuffisant.* »

Pour enfoncer le clou, **la tendance sur les 20 dernières années ne s'accélère pas** : alors que les émissions par

unité de PIB ont diminué à un rythme annuel de 1,5% de 1980 à 2000, ce rythme est devenu inférieur à 1% sur les 20 dernières années.

A l'avenir, il est improbable que ce rythme s'accélère suffisamment, estime Jean-Marc Jancovici, qui explique notamment que « **plus on améliore l'efficacité énergétique, plus il est difficile d'être encore plus efficace** ». Il le dit clairement : l'efficacité énergétique ne permettra pas de réduire de façon significative les émissions de gaz à effet de serre.

Autrement formulé : **les marges de manœuvre autres qu'une diminution du PIB pour respecter l'Accord de Paris sont extrêmement faibles, voire nulles**. C'est également la conclusion à laquelle est arrivé le département recherche de Natixis dans une publication de début juillet, passée assez inaperçue en raison du covid. **A la question « Peut-on espérer respecter les objectifs climatiques européens sans baisse du PIB ? », Natixis répond par la négative, « même avec un grand effort d'investissements dans les renouvelables ».**

Conclusion

"Est-ce qu'il faut croire en la croissance verte ? Ma réponse est non" - Gaël Giraud

Les multiples travaux de recherche le montrent : le découplage n'est pas un mythe ; mais le découplage capable de mener à une croissance verte dans les délais de l'Accord de Paris en est probablement un.

La croissance verte est, au mieux, un espoir, sinon une illusion, qui ne repose sur aucune donnée scientifique actuelle permettant de démontrer sa faisabilité. On peut faire le choix d'y croire, mais cela s'appelle un pari. L'honnêteté intellectuelle mérite alors de le dire de façon transparente. Or la transparence sur ce pari hautement risqué manque aujourd'hui – ce qui pose une question démocratique évidente, puisqu'il s'agit d'un choix de société extrêmement structurant pour l'avenir.

Les stratégies fondées sur le pari d'une croissance verte misent toutes sur l'innovation et l'idée d'un « génie humain » capable de réaliser ce qui a été impossible jusqu'à présent. En pratique, nous sommes nombreux à le constater : tout débat sur le défi climatique avec un partisan de la croissance verte en arrive, s'il se prolonge, au « point génie humain » - l'argument en dernier ressort, après déconstruction de tous les autres, étant le seul sur lequel aucun argumentaire étayé n'a véritablement pris. Dès lors, il faut alors bien l'appeler pour ce qu'il est : une croyance, qui ne repose sur aucune réalité scientifique.

Ingénieur et écologiste, c'est incompatible

Par [biosphere](#) 18 novembre 2020



Être ingénieur et écologiste est une nécessité, une nouvelle génération de jeunes s'engage dans les grandes écoles. Mais que peut-elle faire ?

Benoît, 22 ans, aux Mines de Paris et à Polytechnique : « A raison de dix à vingt heures par semaine, avec l'équipe du Manifeste pour une transition écologique, je m'engage à faire pression sur les dirigeants

d'entreprise avec l'objectif de révolutionner leur modèle économique. Loin d'être antinomique, je suis convaincu qu'être ingénieur et écologiste est devenu une nécessité.»

Hugo, 22 ans, étudiant à l'école d'ingénieurs de Mines ParisTech : « Ce qui a déclenché mon sursaut écologique, c'est un cours sur l'énergie de Jean-Marc Jancovici ; il nous a enseigné que l'économie est très dépendante des énergies fossiles et qu'on ne peut pas les substituer en ayant la même énergétique. Il faut donc faire preuve de sobriété. J'ai donc rejoint le collectif Pour un réveil écologique, qui a pour but d'encourager les écoles et les universités à intégrer les enjeux environnementaux dans les programmes scolaires, mais aussi de mettre au défi les entreprises en analysant leurs politiques environnementales. »

Alexandrine, 20 ans, étudiante à CentraleSupélec : « J'ai adhéré à une association étudiante Forum Ingénieurs responsables. Le Forum aura lieu le 18 février 2021, réunira des entreprises engagées dans la transition écologique qui proposeront des stages ou des emplois aux étudiants. Pour moi, être ingénieure et engagée dans la cause écologique, c'est l'avenir. Ce que j'aimerais faire plus tard : utiliser ma technique pour contribuer à résoudre des problèmes mondiaux. »

Caroline, 23 ans, ingénierie du développement durable à l'INP de Toulouse : « Mes recherches étaient axées sur le côté environnemental pur, l'étude des phytosanitaires, les problèmes de nappes phréatiques... mais il n'y a personne qui me donne la possibilité d'agir efficacement face aux enjeux environnementaux. Dans notre cursus, on nous répète que 90 % des emplois qu'on occupera n'existent pas encore, que c'est à nous d'agir. En réalité, ce n'est pas nous, avec nos petits bras, qui allons tout changer. »

Commentaire de biosphere : Ce ne sont pas 4 clairvoyants qui peuvent s'opposer à leurs condisciples qui préfèrent le commerce et la finance. Mais les temps changent. Autrefois leurs aînés ayant fait les mêmes cursus montraient une même foi à réformer la société et à guider le peuple vers le bonheur, sauf que cette foi était techno-productiviste alors que la leur est écologiste. On ne connaissait pas à l'époque le mot sobriété et l'écologisme était considéré comme obscène. Le problème, c'est que la presque totalité des emplois offerts aux ingénieurs sont issus de cet ancien temps croissanciste, ils sont plutôt nocifs pour la planète et/ou la vie humaine. L'idéal, c'est que le tout nouveau diplômé ingénieur retourne à la terre ou à l'artisanat local. Certains super-diplômés font déjà cette démarche.. Pour compléter cette analyse, lire sur notre blog biosphere : 22 avril 2019, Les ingénieurs doivent démissionner (suite)

SECTION ÉCONOMIE



Confinement: l'angoisse est de mise pour les commerces « non-essentiels »

Publié le 18 novembre 2020 à 13:00:18 / 0 commentaire / 84 vues

En raison du nouveau confinement entré en vigueur vendredi 30 octobre, tous les commerces jugés « non-essentiels » ont dû baisser le rideau. À Lille (Nord),... Lire la suite



Les Nations unies tirent la sonnette d'alarme contre des famines dévastatrices en 2021 ! Des américains attendent parfois 12 h pour récupérer de la nourriture !

Publié le 17 novembre 2020 à 22:11:28 / 4 commentaires / 469 vues

Le programme alimentaire des Nations unies a remporté le prix Nobel de la paix en 2020, et le chef de cette agence met en garde contre le potentiel de

famines absolument... Lire la suite



La majorité des gens ne comprennent même pas le fait que leur gouvernement détruisent la valeur de leur monnaie.

Publié le 18 novembre 2020 à 08:00:06 / 2 commentaires / 273 vues

Le problème avec les monnaies papier réside dans le fait que les gouvernements peuvent en créer des montants illimités. C'est ce qu'ils ont fait historiquement, et... Lire la suite



« Blague du jour » ! La désinformation nourrit la méfiance à l'égard des vaccins-étude

Publié le 18 novembre 2020 à 11:30:24 / 1 commentaire / 176 vues

« Coronavirus-La désinformation nourrit la méfiance à l'égard des vaccins-étude », c'est le titre de cette dépêche Reuters assez surréaliste dans l'ambiance... Lire la suite



Selon l'AIE, le vaccin Covid « ne viendra probablement pas à la rescousse » du marché mondial du pétrole avant un certain temps

Publié le 18 novembre 2020 à 11:30:56 / 0 commentaire / 81 vues

Selon l'AIE, le vaccin Covid « ne viendra probablement pas à la rescousse » du marché mondial du pétrole avant un certain temps. L'Agence internationale

de... Lire la suite



Reconfinement: La grande peur de l'effondrement économique et social !... Avec Olivier Passet

Publié le 18 novembre 2020 à 09:00:41 / 0 commentaire / 236 vues

Le pays peut-il absorber deux confinements rapprochés sans s'écrouler. Une question totalement esquivée lors du discours présidentiel du 28 octobre... Un silence... Lire la suite



L'ensemble de l'économie mondiale REPOSE sur une montagne de DETTE et de fausses promesses !

Publié le 18 novembre 2020 à 06:00:47 / 0 commentaire / 106 vues

Nous rentrons dans une phase très dangereuse. La confiance s'évapore rapidement et est remplacée par la peur. Nous savons que l'économie mondiale repose sur une... Lire la suite

« Les Laboratoires Pastis Therapeutics annoncent un vaccin efficace à 100% !! »

par Charles Sannat | 18 Nov 2020



Mes chères impertinentes, chers impertinents,

Excellente nouvelle saluée par les marchés comme il se doit avec une hausse de 12 % en séance à Wall-Street.

En effet, les laboratoires Pastis Therapeutics, entreprise très connue dans la Marseille Valley, vient de publier les résultats auto-certifiés de ses propres expériences vérifiées par personne et indiquant que l'injection de Pastis non diluée sous forme de deux injections intramusculaires à deux mois d'intervalle ainsi que d'une injection nasale permettaient de détruire toute présence de virus dans 100 % des cas notamment dans le nez. Une trop forte teneur en pastis dans les naseaux des gens ne permettant pas la survie du virus. Surtout cette nouvelle technologie permet de lutter contre tous les variants et autres virus mutants présents et à venir du coronavirus qui rentrent et infectent ses victimes par les voies respiratoires et donc par le nez.

C'est donc une avancée médicale majeure qui va changer la dynamique de l'épidémie actuelle. En plus le Pastis anti-covid-51 peut-être conservé à température ambiante, il a juste besoin d'être refroidi avant injection à une température comprise entre 2 et 4°, température facilement atteignable par tous les frigos actuellement disponibles même chez les particuliers.

Bon, vous l'avez compris, ce petit texte est du second degré (je préfère le signaler cette fois) et je vous invite à ne pas « sniffer » du Pastis anti-covid 51 par les naseaux sous peine d'ivresse incontrôlée et vous ne serez pas soigné pour autant !!!

Comme nous ne savons plus ce qui est vrai ou faux dans ce monde de mensonges ahurissant, ci-dessous une information véridique à défaut d'être totalement vraie !

Covid-19 : le patron de l'OMS prévient qu'un vaccin ne suffira pas

« Le directeur général de l'Organisation mondiale de la santé a prévenu lundi 16 novembre qu'un vaccin ne suffira pas à lui tout seul à vaincre la pandémie de Covid-19. « Un vaccin va compléter les autres outils que nous avons, pas les remplacer », a déclaré Tedros Adhanom Ghebreyesus, lors de la tenue du conseil exécutif de l'agence qu'il dirige.

Concernant le vaccin, le directeur général, comme plusieurs de ses adjoints, s'est employé à tempérer l'optimisme qui s'est fait jour la semaine dernière quand Pfizer et BioNTech ont annoncé que des données préliminaires des essais de leur vaccin en phase III montraient une efficacité de 90 %. « Au départ, les quantités seront limitées et par conséquent les personnels soignants, les personnes âgées et celles à risque auront la priorité et nous espérons que cela va faire baisser le nombre de morts et permettre aux systèmes de santé de résister », a souligné le directeur général.

« Mais cela laissera encore beaucoup de champ au virus pour opérer », a-t-il mis en garde, exhortant à ne pas prématurément mettre fin aux mesures qui permettent de contrôler l'expansion du Covid-19, comme les tests, la quarantaine, le suivi des cas contacts, etc ».

Ce qui est certain c'est que tous ceux qui regardent un peu plus en avant les choses et lisent un tantinet, ont compris que nous ne sommes qu'au début de « l'aventure » vaccinale liée au Covid. Il y a des dizaines de projets menés simultanément, plusieurs technologies utilisées, et pour le moment des échantillons statistiques

bien trop faibles pour tirer des conclusions définitives ou crédibles sur l'efficacité, les risques, ou encore le rapport bénéfices/risques qui devra être quantifié par catégories/âges etc.

Le travail est encore immense. Les dangers réels. Le manque de recul certain. Les problèmes logistiques importants bien que pas insurmontables. La couverture immunitaires incertaine dans la durée et par souches virales...

Pour le moment les vaccins ne suffiront pas, et en ce sens les propos du directeur de l'OMS sont assez censés.

Il va falloir du temps pour piquer tout ce petit monde, et il va falloir définir qui sont les , pardon, les premiers bénéficiaires de ces vaccins !

Les marchés, eux, marquent le pas.

Le rebond vaccinal a été fait et beaucoup d'argent a été gagné.

Nous allons rester en lévitation tant que... tant que personne ne voudra se rendre compte que rien n'est réglé.

Il ne manquerait plus que Trump devienne le 46ème président des Etats-Unis avec un recomptage des voix...



Les jours prochains vont être passionnants à suivre et à vivre !!

Il est déjà trop tard, mais tout n'est pas perdu. Préparez-vous !

Engie refuse pour 7 milliards de gaz de schiste américain sous la pression de l'Etat !

C'est une information assez étrange qui nous vient de François Lett, directeur du département éthique et solidaire chez Ecofi qui est la société de gestion du Groupe Crédit Coopératif appartenant lui-même au groupe BPCE. Selon Ecofi donc, l'Etat a « interdit » à ce que le groupe Engie achète pour 7 milliards de dollars de gaz de schiste américain parce qu'il serait très polluant et que ce ne serait pas bien pour la planète.

Il est peu probable que la vision purement « éthique » et « écologique » soit la véritable raison de cette décision de l'Etat français. Les Américains, eux attendaient cette commande avec impatience pour financer le terminal de gaz naturel liquéfié de Rio Grande au Texas dans un moment de vaches maigres sur les cours du pétrole et de l'énergie.

Alors la vraie raison ?

Vraisemblablement géopolitique et considérant les pressions « amicales » dont sont capables nos grands alliés

américains, cette histoire n'est sans doute pas terminée, et l'élection présidentielle sans doute pas totalement étrangère au calendrier de l'annonce.

Un signal faible d'un affrontement fort à suivre donc.

Charles SANNAT

L'État oblige Engie à renoncer à une commande de sept milliards de dollars

Le groupe français Engie a dû renoncer à un contrat de sept milliards de dollars portant sur l'achat de gaz de schiste américain sous la pression de son premier actionnaire, l'État français, a annoncé Ecofi.

Engie a renoncé début novembre à un contrat de près de sept milliards de dollars (5,9 milliards d'euros) avec la société américaine NextDecade pour importer du gaz naturel liquéfié (GNL) sur une durée de 20 ans, a annoncé lundi 16 novembre Ecofi, la société de gestion du Groupe Crédit Coopératif.

« L'État français, premier actionnaire d'Engie avec plus de 23 % du capital et 34 % des droits de vote, a signifié son désaccord dans le cadre feutré du conseil d'administration, sur cet approvisionnement », précise François Lett, directeur du département éthique et solidaire chez Ecofi.

Et d'expliquer que le contrat reposait sur l'extraction de gaz de schiste par fracturation hydraulique, pratique interdite en France.

La réalisation de ce contrat serait « d'autant plus inacceptable que les pouvoirs publics se sont engagés à ne plus apporter de garanties publiques de crédit sur des projets de gaz ou de pétrole de schiste » et à atteindre un objectif de neutralité carbone en 2050 conformément à l'accord de Paris.

Cela signifie diviser par six les émissions de gaz à effet de serre sur le territoire français par rapport à 1990, selon le site du ministère de la Transition écologique.

« Avec cet accord, la France aurait également basculé au premier rang des importateurs européens de gaz de schiste, juste devant l'Espagne. Par ailleurs, les fuites de méthane, gaz à effet de serre dont le potentiel de contribution au réchauffement climatique est estimé à plus de 80 fois celui du dioxyde de carbone (CO2), sont également très courantes sur les sites américains », note M.Lett.

Décus, des parlementaires US s'adressent à Macron

Le groupe américain NextDecade tenait beaucoup à ce contrat, qui aurait permis de financer en grande partie le terminal de gaz naturel liquéfié de Rio Grande au Texas.

Selon Ecofi, après la rupture des négociations, une vingtaine de parlementaires américains républicains ont écrit à Emmanuel Macron. Ils ont dénoncé l'intervention de l'État français dans ce dossier et ont demandé que la France privilégie les achats de gaz américain plutôt que celui vendu par la Russie.

Source agence de presse Sputnik.com ici

Une pétition d'élus et de personnalités réclame un « Noël sans Amazon »

La pression continue à monter autour et contre le géant Amazon avec cette pétition d'élus et de personnalités qui réclame un « Noël sans Amazon ».

Les signataires sont connus avec en tête d'affiche la maire de Paris, Anne Hidalgo, l'ex-ministre de l'environnement Delphine Batho, ou le chansonnier François Morel qui demandent tous des lois pour freiner le développement du groupe de vente en ligne en France.

« Des élus de gauche et écologistes, des personnalités du monde de la culture et des associations et des organisations non gouvernementales (ONG) se sont associés à une pétition lancée mardi 17 novembre, pour s'engager à ne pas recourir à la plate-forme Amazon pendant la période de Noël. « Cher Père Noël, cette année, nous prenons l'engagement d'un #NoëlSansAmazon », avancent les signataires.

France Nature Environnement, Greenpeace, la Confédération des commerçants de France et le Syndicat de la librairie française font partie des associations signataires, tout comme le réalisateur Cyril Dion, la romancière Christine Orban, le chansonnier François Morel ou le dessinateur Philippe Geluck.

La publication de la pétition survient après celle d'une tribune où responsables politiques, syndicaux, mais aussi de libraires ou d'éditeurs appellent à imposer une taxe exceptionnelle sur les ventes d'Amazon, soulignant « l'urgence de stopper l'expansion du géant américain de e-commerce ».

Est-ce que cela est nécessaire ?

Oui.

Amazon est une très belle entreprise d'un point de vue entrepreneurial, c'est une évidence et tel n'est pas le sujet.

Le problème est une incontournable problématique « d'abus de position dominante » et de ravage de tout un tissu économique, celui du petit commerce ayant une répercussion directe sur l'aménagement du territoire mais aussi sur l'environnement avec ces millions de livraisons.

Bref, Amazon ne pourra échapper au débat sur son démantèlement dans le cadre des lois anti-trust américaines, et au nom de l'intérêt supérieur de la nation en France et partout ailleurs en Europe.

Charles SANNAT Source Le Monde.fr ici

La majorité des gens ne comprennent même pas le fait que leur gouvernement détruisent la valeur de leur monnaie.

Or.fr Le 18 Nov 2020

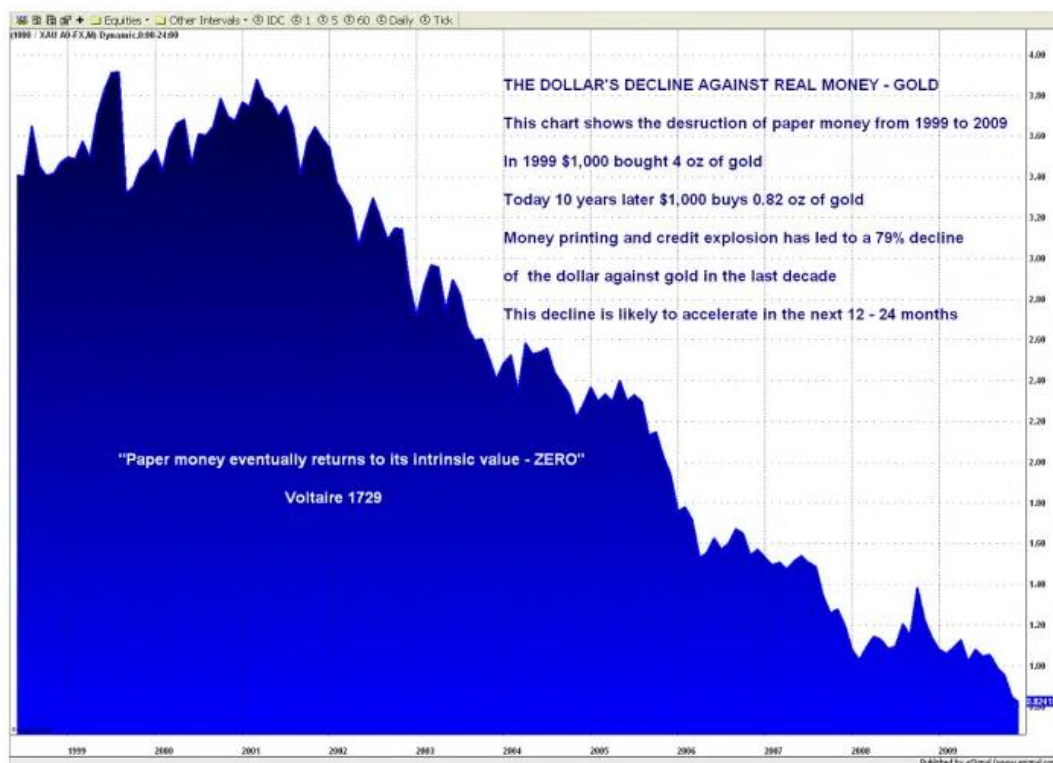


shutterstock.com • 1090388204

Le problème avec les monnaies papier réside dans le fait que les gouvernements peuvent en créer des montants illimités. C'est ce qu'ils ont fait historiquement, et spécialement ces 100 dernières années, ce qui a mené à la destruction totale de la plupart des monnaies. **La majorité des gens ne comprennent même pas le fait que leurs gouvernements détruisent la valeur de leur monnaie.** L'impression monétaire leur donne l'illusion d'être plus riche, quand tout ce qu'ils ont, ce sont des morceaux de papier qui comportent plus de zéros, tout simplement.

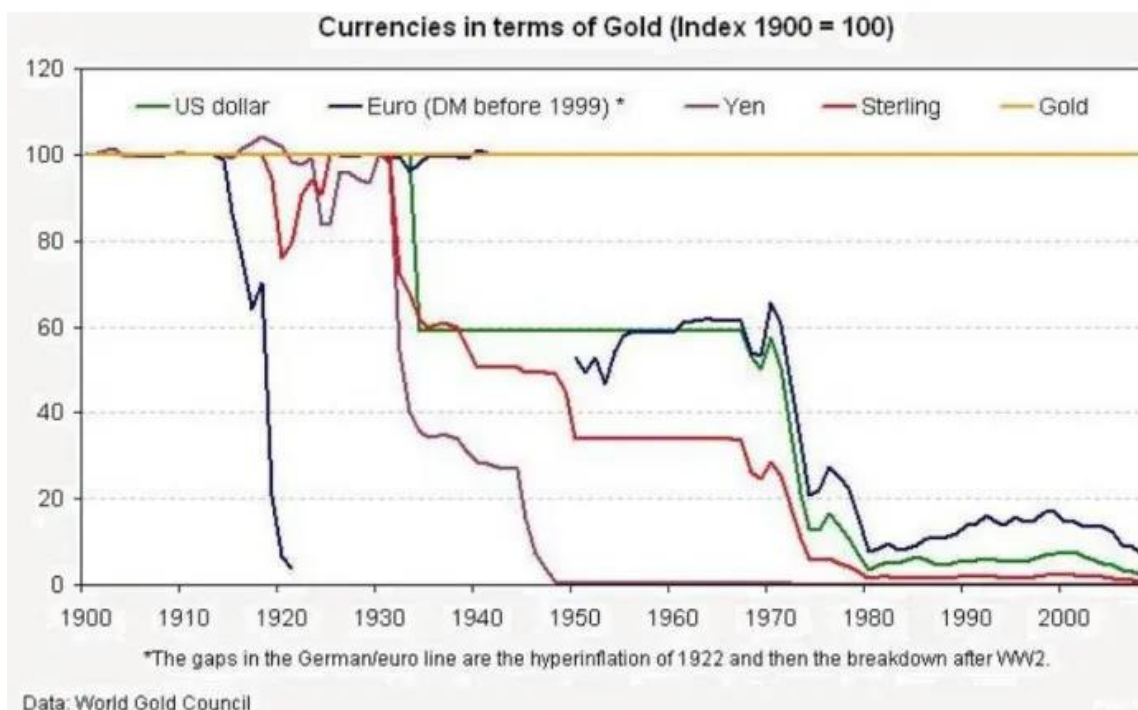
Mais il existe une monnaie que les gouvernements ne peuvent pas imprimer, et c'est l'or. L'or a constitué de la vraie monnaie pendant près de 5000 ans, et c'est la seule monnaie qui a survécu à travers l'Histoire. L'or ne peut être imprimé et aucun gouvernement ne le contrôle. C'est pourquoi, avec le temps, l'or sera toujours le reflet des actions frauduleuses des gouvernements, à savoir la création de monnaie à partir de rien. Et c'est ce à quoi nous assistons aujourd'hui. L'or ne monte pas mais, plutôt, il remplit son rôle séculaire de préservation de valeur et de pouvoir d'achat.

Ce à quoi nous assistons en ce moment est l'annihilation totale des monnaies papier, qu'il s'agisse du dollar, de la livre sterling ou de l'euro. Le graphique ci-dessous compare le dollar US à l'or. **Ces dix dernières années, le dollar est descendu de 79% vis-à-vis l'or.** La plupart des autres monnaies ont décliné d'autant. C'est donc une illusion de croire que l'or monte, alors qu'en fait, c'est la valeur des monnaies de papier qui s'effrite. Tout ce que l'or fait, c'est refléter l'impression virtuellement sans limites de monnaie papier. Vu que l'or ne peut être imprimé, il s'agit donc de la seule monnaie honnête qui soit. C'est la raison pour laquelle plusieurs gouvernements voient d'un mauvais oeil la valeur de l'or augmenter vis-à-vis de leurs monnaies papier, car cela démontre leur totale incompetence à diriger l'économie de leurs pays.



Le graphique ci-dessus indique à quel point le pouvoir d'achat du dollar a décliné en argent réel (l'or) ces dix dernières années. Et si on prend la période de 1909 à 2009, on y voit la totale destruction de la monnaie papier. En 1909, vous pouviez acheter 50 onces d'or avec \$1,000. Aujourd'hui, ce même \$1,000 vous permettra d'acheter 0,83 once. **Cela signifie que, lors des 100 dernières années, le dollar a perdu 98,3% de sa valeur vis-à-vis de l'or. Alors, en terme d'argent réel, le dollar ne vaut maintenant que 1,7% de ce qu'il valait il y a un siècle.** Ainsi, le gouvernement américain (aussi bien que la plupart des autres gouvernements) a totalement détruit la valeur de l'argent réel en imprimant des quantités illimitées de monnaie papier et, dans les quelques années à venir, ils détruiront ce 1,7% de valeur et le dollar reviendra à sa valeur intrinsèque de zéro.

Le graphique ci-dessous reflète la chute des principales monnaies vis-à-vis l'or de 1900 à 2004.



À ces niveaux, dire que l'or est surévalué est, selon nous, d'un non-sens absolu. Comme nous le verrons plus tard, l'impression monétaire ne peut qu'accélérer dans les mois et les années à venir. Et, à mesure que d'autres morceaux de papier sans valeur seront imprimés, l'or reflétera toujours cette fraude en maintenant sa valeur face à l'offre croissante de ce qu'on appelle « de l'argent ».

Source: or.fr

L'ensemble de l'économie mondiale REPOSE sur une montagne de DETTE et de fausses promesses !

Source: or.fr Le 18 Nov 2020

Nous rentrons dans une phase très dangereuse. La confiance s'évapore rapidement et est remplacée par la peur. Nous savons que l'économie mondiale repose sur une fondation de dette et de fausses promesses des gouvernements. Le monde commence maintenant à réaliser que la majeure partie de cette dette ne vaut rien et que les promesses vides des gouvernements ne mènent à rien.

Il y a tant de trous noirs qu'à tout moment nous pourrions nous réveiller et apprendre qu'une banque ou un état souverain ont disparus. Oui, les gouvernements imposeront davantage de taux négatifs et imprimeront des montants infinis de monnaie, mais cela ne donnera rien. Le processus d'implosion des actifs pourrait survenir très rapidement et de manière inattendue. Mais que cela survienne dans quelques mois ou que cela prenne, disons, cinq ans, le monde changera après les bouleversements à venir.

Nous n'avons pas encore vu la première phase du retournement des marchés. Cependant cette fausse reprise basée sur de l'endettement supplémentaire ne pourra pas durer éternellement. Bientôt, les problèmes de l'économie mondiale reprendront le dessus et entraîneront des chutes rapides des actifs, des marchés et des devises. L'or et l'argent grimperont très fortement.

Les quelques chanceux qui peuvent se permettre de détenir de l'or physique traverseront mieux la tempête, financièrement. Mais personne ne pourra échapper à la misère qui frappera dans les années à venir.

L'escroquerie aux obligations d'épargne américaines

Trevor Daher 11/14/2020 Mises.org



Des commentaires très perspicaces ont été faits récemment, en grande partie par des membres ou des compagnons de voyage de l'Institut Mises, concernant les effets de la politique monétaire sur la vie des gens ordinaires et les conséquences futures potentiellement désastreuses qui peuvent en découler. Cet article présentera, et déplorera, la réalité des taux d'intérêt et de l'inflation.

Le taux d'intérêt sur un prêt de trente ans du Trésor américain - un prêt de trente ans au gouvernement américain - est de 1,6 % au moment de la rédaction de cet article. Les rendements à court terme sont beaucoup plus faibles. Les taux d'intérêt sur les comptes d'épargne et les certificats de dépôt sont si bas que, pour les avoirs à long terme en dollars américains, un matelas ou une vieille boîte à café pourrait, pour beaucoup de gens, constituer un substitut satisfaisant aux produits bancaires.

De nombreuses personnes dépendent des titres à revenu fixe comme moyen de protéger nominalement le capital

de leur épargne et de leur patrimoine tout en générant un revenu. Cela est particulièrement vrai pour les retraités ou les personnes proches de la retraite. En effet, les titres à revenu fixe sont généralement considérés comme faisant partie des actifs les plus sûrs pour produire des revenus, puisque la contrepartie (l'emprunteur) est contractuellement tenue d'effectuer les paiements. Cette perception de la sécurité est particulièrement vraie pour les dettes émises par les gouvernements - les obligations - des gouvernements qui sont considérés comme un bon risque de crédit et dont les devises sont largement acceptées - comme les États-Unis.

Dans le contexte actuel des taux d'intérêt, il faudrait que l'individu ou la famille dispose de millions de dollars épargnés ou investis dans des titres à revenu fixe afin de générer un revenu suffisant pour subvenir à ses besoins à la retraite. Si l'on considère le cas des titres de la dette publique américaine, généralement considérés comme l'un des investissements les plus sûrs au monde, le Trésor à trente ans rapporte le taux d'intérêt le plus élevé, soit 1,6 % au moment de la rédaction du présent document. Afin de gagner un revenu de retraite supérieur à, disons, 30 000 dollars par an, un individu ou un couple devrait détenir au moins 2 millions de dollars de titres du Trésor.

N'oublions pas que 30 000 dollars peuvent ne pas suffire à assurer une vie confortable aux personnes ou aux couples qui ne sont pas propriétaires de leur maison, qui vivent dans des juridictions où les impôts sont élevés, qui ont des dettes telles que le paiement d'une voiture, qui peuvent avoir des frais médicaux importants ou qui peuvent souhaiter apporter un soutien financier à leurs enfants. En d'autres termes, les personnes prudentes et économes qui ont organisé leurs affaires de manière à pouvoir prendre leur retraite sans dettes, dans une juridiction à faible imposition, et avec plus de 2 millions de dollars de titres à revenu fixe peuvent s'en sortir avec ces taux d'intérêt, toutes choses égales par ailleurs. Mais, vraisemblablement, ces personnes sont très peu nombreuses. Pour le reste, ils auraient besoin d'actifs d'une valeur nettement supérieure à deux millions de dollars.

Des taux d'intérêt et des taux d'épargne bas

Considérez également que le problème de savoir où placer son argent et quoi faire de ses économies nous concerne tous, et pas seulement les retraités. Voulez-vous économiser votre argent, par exemple pour acheter une voiture à l'avenir ? Une maison ? Pour financer l'éducation de vos enfants ? Pour créer votre propre entreprise ? Pour avoir un fonds d'urgence ? Où pouvez-vous placer votre argent, avec un degré raisonnable de confiance dans la sécurité du mandant et où il peut également générer un rendement positif ? Nous reviendrons sur cette question dans quelques instants.

De nombreuses institutions s'appuient sur des titres à revenu fixe pour les mêmes raisons que les personnes et les familles susmentionnées. Une différence, cependant, est que ces institutions utilisent les titres à revenu fixe comme un moyen de faire face à leurs obligations futures. Par exemple, les compagnies d'assurance investissent souvent les paiements de primes dans des titres à revenu fixe, car ils sont généralement considérés comme des actifs sûrs et productifs de revenus, et les compagnies d'assurance peuvent utiliser les rendements futurs de ces investissements pour remplir leurs obligations contractuelles futures. Il en va de même pour les fonds de pension, les dotations, les organisations caritatives et sans but lucratif et d'autres institutions. Considérez, à présent, que ces institutions sont également au service des particuliers : cotisants, clients, communautés et électeurs. Beaucoup de gens ordinaires comptent sur ces institutions et sur leur capacité à remplir leurs obligations futures.

Ces taux d'intérêt artificiellement bas, la Réserve fédérale l'a clairement indiqué, sont là pour rester. Selon le président de la Réserve fédérale, Jerome Powell, lors d'une conférence de presse en juin de cette année, "Nous ne pensons pas à augmenter les taux. Nous ne pensons même pas à augmenter les taux".

La chasse au rendement

De nombreux commentateurs, ici à l'Institut Mises, à Wall Street et ailleurs, ont tous identifié une autre conséquence inquiétante de cet environnement de taux d'intérêt artificiellement bas : il a incité les individus et

les institutions à courir après le rendement, c'est-à-dire à faire sciemment des investissements successivement plus risqués dans l'espoir d'atteindre un taux de rendement plus élevé que celui que l'on peut trouver dans les investissements "plus sûrs". N'oubliez pas que ce problème est mondial ; dans d'autres pays développés, les taux d'intérêt sont souvent aussi bas, voire négatifs dans certains cas ! Cela ne fait qu'entraver davantage la recherche de rendement et incite les personnes et les institutions à prêter de l'argent à des emprunteurs présentant un risque de crédit plus élevé ou à se tourner vers d'autres classes d'actifs généralement considérées comme plus risquées que les revenus fixes. Les désormais tristement célèbres titres adossés à des créances hypothécaires ? Les obligations de pacotille ? Les actions ? L'immobilier ? Les comptes d'épargne ? Le matelas et la canette de café combinés ? Où les gens et les institutions peuvent-ils placer leur argent ?

À une époque révolue, beaucoup de gens ne se seraient pas autant préoccupés de ce problème. Ils auraient pu garder leur argent liquide, ou le placer sur un compte d'épargne, un certificat de dépôt ou un autre produit bancaire, et se sentir relativement confiants que leur argent conserverait sa valeur et son pouvoir d'achat au fil du temps. Mais aujourd'hui, cela n'est plus possible, même pour les retraités économes et prudents dont il a été question plus haut, ceux qui ont économisé et sauvé toute leur vie et qui ont obtenu de grands succès financiers.

"Cibles d'inflation" souples

En effet, la Réserve fédérale a promis, au début de l'année, d'abaisser la valeur du dollar américain à un taux supérieur à 2 % par an pendant une période indéterminée. Pour le contexte, un taux d'inflation annuel de 2 % était le précédent objectif d'inflation de la Réserve fédérale. Lors d'une conférence de presse en août de cette année, le président Powell a cependant dévoilé leur nouveau plan de politique monétaire. Selon Powell, étant donné que l'indice des prix à la consommation - la mesure de la Réserve fédérale pour évaluer l'inflation - a été inférieur à 2 % par an pendant plusieurs années, leur nouveau plan de ciblage de l'inflation "cherchera à atteindre une inflation moyenne de 2 % au fil du temps". Et, puisque l'IPC est inférieur à 2 % depuis un certain temps, "une politique monétaire appropriée visera probablement à atteindre une inflation modérément supérieure à 2 % pendant un certain temps". Notez qu'il n'a pas spécifié de limite supérieure - un taux d'inflation annualisé maximum - mais a juste déclaré qu'il serait "modérément supérieur à 2 %". Il n'a pas non plus spécifié une période de temps pendant laquelle le taux d'inflation dépasserait 2 pour cent. Au contraire, la Réserve fédérale déclare : "En cherchant à atteindre une inflation moyenne de 2 pour cent sur une période donnée, nous ne nous lions pas à une formule mathématique particulière qui définit la moyenne. Ainsi, notre approche pourrait être considérée comme une forme flexible de ciblage de l'inflation moyenne". Flexible en effet.

Si la Fed parvient à maintenir les taux d'intérêt artificiellement bas et à dévaloriser le dollar américain de plus en plus rapidement, on peut raisonnablement conclure que la plupart des gens vont souffrir de difficultés financières et économiques à l'avenir. La valeur de l'épargne et des actifs à revenu fixe - généralement considérés comme les actifs les plus sûrs - va diminuer, tandis que le coût de la vie va augmenter. C'est l'objectif expressément déclaré de la Réserve fédérale.

Les types d'individus qui lisent les articles publiés sur mis.org sauront à quoi s'attendre comme conséquence de cette tragédie de nos économies. En réponse à la perte grave des économies de toute une vie et à l'augmentation insupportable des prix à la consommation, de nombreuses personnes demanderont au gouvernement de les sauver. Confrontés aux problèmes causés par la politique monétaire - les taux d'intérêt et l'inflation - beaucoup de gens rejeteront la faute sur le marché, ses entreprises et ses entrepreneurs, et sur la nature même de notre ordre économique. Ils se tourneront vers le gouvernement pour trouver une solution.

Howard Buffett sur l'escroquerie des obligations d'épargne

Rien de tout cela ne surprendrait Howard Buffett, membre du Congrès du Nebraska et critique perspicace de la politique monétaire américaine dans le monde de l'après-New Deal. Il y a plus de soixante ans, Buffett a mis en garde le public américain contre ces deux problèmes de politique monétaire et leurs conséquences insidieuses.

Il a écrit un article, publié dans le magazine Human Events en 1959, intitulé "The U.S. Savings Bond Tragedy".

Le Congrès américain venait de tenir un débat intense sur la question de savoir s'il fallait ou non autoriser le Trésor à augmenter les taux d'intérêt des obligations d'État américaines. Buffett a remarqué que "malgré des échanges verbaux furieux, les deux parties ont généralement évité toute discussion ou action qui aurait pu faire connaître au public le bilan des investissements en obligations d'épargne. Ce sujet était strictement tabou". Pendant des années, "le Trésor a tout fait pour glorifier les mérites de ces titres... on a prétendu que "les bons d'épargne américains sont l'investissement le plus sûr au monde aujourd'hui".

Leurs efforts publicitaires ont porté leurs fruits. Selon Buffett, au moment où il a écrit ces lignes en 1959, "On estime que 40 millions d'Américains, principalement dans la catégorie des petits revenus, sont propriétaires de plus de 40 milliards de dollars d'obligations d'épargne américaines". Pour Buffett, ces pauvres Américains avaient été entraînés dans une affaire difficile. Techniquement, les bons d'épargne ont été absolument "sûrs", comme le prétendait la publicité. Chaque investisseur a récupéré ses dollars à la demande, plus les intérêts. Cependant, cette histoire ne se résume pas à cela.

En fait, selon M. Buffett, pendant les vingt années qui se sont écoulées entre 1939 et 1959, "aucun grand groupe d'Américains n'a été plus touché financièrement que celui qui a placé ses économies dans des bons d'épargne". Selon la date à laquelle ils ont été achetés, les propriétaires de ces obligations ont subi une perte "allant jusqu'à 50 % ou même plus" en raison de "la pourriture du dollar". Mais l'analyse de Buffett ne s'est pas arrêtée là, au deuil de la perte de l'épargne de ces Américains. Il poursuit,

Au cours de cette même période, bien entendu, tous les détenteurs d'obligations à montant fixe ont subi des pertes similaires. Sans minimiser leurs pertes, notre objectif est ici d'examiner les faits et les circonstances entourant la catastrophe spécifique à ceux qui avaient directement confié leurs économies au gouvernement.

Le fair-play, pour cette catégorie spéciale de 40 millions de citoyens économes, a été entièrement sous le contrôle des Administrations et des Congrès successifs. C'est le gouvernement qui a créé l'inflation qui a fait augmenter le coût de la vie de 100 % depuis 1939. De même, c'est le gouvernement qui fixe les revenus en dollars des différents groupes, payés par le Trésor américain.

Il est donc instructif de savoir comment le Congrès a traité non seulement les détenteurs de bons d'épargne, mais aussi plusieurs autres groupes dont les revenus sont déterminés par le législateur. Il sera alors possible de décider si les détenteurs de bons d'épargne ont été traités équitablement ou non.

M. Buffett a ensuite analysé et comparé cinq catégories de personnes dont les revenus sont versés par le Trésor et sont déterminés par le Congrès (ces idées sont celles de M. Buffett mais ont été éditées et adaptées par l'auteur de cet article) :

1. Les membres du Congrès américain eux-mêmes. Entre 1940 et son écriture en 1959, les salaires des membres du Congrès ont augmenté de 125 % et leur salaire, selon Buffett, était pour la plupart non imposable.
2. Les employés de la fonction publique fédérale. Entre 1944 et 1959, leurs revenus ont augmenté de 149 %.
3. Les bénéficiaires de la sécurité sociale. Pendant la même période, leurs revenus ont augmenté de 111 % et sont totalement exonérés d'impôts.
4. Les bénéficiaires de l'aide sociale (ADC, Aide aux enfants à charge, à son époque). Entre 1942 et 1959, leurs revenus ont augmenté de 196 %.
5. Les détenteurs de bons d'épargne. "Le pourcentage d'augmentation des revenus des détenteurs de bons d'épargne a été de 30 % entre 1939 et 1959." Ce chiffre a été calculé en supposant que toutes les obligations étaient détenues jusqu'à leur échéance.

Pour Buffett, ces chiffres ont conduit à des conclusions très claires. Tout d'abord, que le Congrès a "été

parfaitement conscient de l'augmentation du coût de la vie". Et, deuxièmement, que le Congrès avait pris "des mesures rapides et vigoureuses pour protéger et préserver le niveau de vie de divers autres groupes dont les revenus proviennent directement du Trésor américain." Cela a conduit Buffett à demander : "Les détenteurs d'obligations d'épargne sont-ils une catégorie de citoyens de second rang, ayant droit à moins de considération que les autres groupes mentionnés ?" Buffett a prononcé quelques mots pour leur défense :

Ils ont, par un acte volontaire, montré un degré supérieur de confiance dans le gouvernement.... Ils ont été les plus réceptifs aux appels patriotiques du gouvernement pour un soutien financier.... Ils ont démontré l'endurance nécessaire pour renoncer au confort maintenant afin d'être autosuffisants dans leurs années de déclin.... Ils possèdent l'industrie et la retenue nécessaires pour avoir atteint la frugalité dans leurs finances personnelles.

Buffett n'a pas peur des mots avec ses anciens collègues du Congrès. "Y a-t-il un élément dans cette liste de qualités qui justifie une politique fédérale de spoliation de ces gens économes et patriotes" et "Pourtant, jusqu'à présent, le gouvernement les a fait figurer parmi ceux qui ont le plus perdu à cause de l'inflation. Il serait désolant de conclure que ces meilleurs citoyens ont subi un traitement injuste simplement parce qu'ils n'étaient pas organisés en groupe de pression".

La conclusion de Buffett à cet article, "La tragédie des obligations d'épargne américaines", est aussi puissante et émouvante que prémonitoire. Selon ses propres termes (abrévés) :

Le seul véritable espoir pour les détenteurs d'obligations d'épargne est le rétablissement d'un dollar sain. Tragiquement pour l'Amérique, cet objectif semble plus éloigné que jamais..... En arrière-plan, il y a un aspect politique de ce problème qu'il ne faut pas négliger. L'intégrité de notre système électoral dépend en fin de compte de la préservation de l'indépendance économique des citoyens à revenus faibles et moyens. À moins que ce groupement ne puisse exister sans subventions gouvernementales, le terme "élections libres" peut devenir et deviendra une parodie. L'épisode des bons d'épargne est le coup le plus dévastateur que ce segment ait jamais subi.

En effet, la terrible perte subie pourrait en valoir la peine si notre peuple apprenait de cet épisode que le gouvernement n'est pas bienveillant, n'est pas humanitaire, n'est pas rempli de compassion pour les personnes à faibles revenus.

Si l'illusion que le gouvernement embrasse vraiment des attributs aussi nobles pouvait être révélée pour le mirage qu'elle est, alors ce triste chapitre sur les finances publiques pourrait ouvrir la voie à un rétablissement de la compréhension publique des périls de l'État.

L'histoire des bons d'épargne américains devrait nous apprendre que la plupart des discours politiques professant une profonde préoccupation pour "le petit peuple" ne sont rien d'autre que des discours oratoires destinés à capter des votes.

L'apprentissage de cette leçon dans toutes ses ramifications pourrait donner naissance à une Amérique revitalisée, à la hauteur des défis du monde moderne, tant sur le plan intérieur qu'à l'étranger.



Éditorial: nos croyances sont fausses, elles vont nous conduire à la catastrophe.



William White a vu beaucoup de choses dans sa vie professionnelle. Il a travaillé pour les banques centrales pendant près de cinquante ans, plus récemment pour la Banque des règlements internationaux à Bâle, où il était chef économiste jusqu'en 2008. Ses travaux avec ceux de Claudio Borio sont d'une qualité exceptionnelle.

À l'époque, il fut l'un des rares responsables à avoir mis en garde contre une crise financière imminente. De vrais responsables à avoir vu venir la crise, il n'y en a eu en fait que 12, la plupart des autres sont des imposteurs.

Aujourd'hui, White critique les banques centrales: *«Elles ont mené de mauvaises politiques au cours des trois dernières décennies, ces politiques ont entraîné une dette toujours plus élevée et une instabilité toujours plus grande du système financier.»*

Voilà, tout est dit et bien sûr cela n'étonne guère nos lecteurs!

Il suggère que la crise actuelle devrait être utilisée pour repenser les politiques publiques afin de construire un système économique plus stable, dans lequel la politique budgétaire jouerait un plus grand rôle et où la croissance reposerait davantage sur des investissements productifs.

Là non plus, il n'y a rien à ajouter, sortir du tout monétaire, revenir au budgétaire et donner la priorité à l'investissement productif, ce n'est pas de l'économie, c'est du bon sens.

Il faut se débarrasser du poison monétaire, faire battre en retraite la spéculation et le pouvoir vicieux et capricieux des marchés financiers, rendre à l'économie productive son attrait, sa profitabilité afin de quitter les délices de l'imaginaire spéculatif.

Dans cette conversation approfondie, White dit ce qu'il faut faire -et il exige plus d'humilité de la part des décideurs: *«Nous en savons beaucoup moins sur l'économie que nous ne le pensons.»*

Je me permets, malgré tout le respect que j'ai pour White, ou plutôt à cause de ce respect, de vous proposer un préambule pour montrer les limites de ce texte et de la pensée, aussi bien de White que celle de Borio. Ce sont des penseurs remarquables mais « symptomatiques ».

Que signifie l'usage du mot symptomatique?

Cela signifie que White décrit parfaitement l'enchaînement de ce qui s'est passé depuis trente ans; il aboutit même à la conclusion juste qu'il sera nécessaire de traiter la question du surendettement, c'est à dire la question de l'excès d'accumulation de dette.

Mais cela n'est que symptomatique car White ne s'interroge pas sur les raisons qui ont conduit, il y a trente ans, à privilégier la politique monétaire au détriment de la politique budgétaire.

White reconnaît que ce fut une erreur des banquiers centraux et des élites. Ce fut une erreur et en même temps un piège car cela a conduit à une impasse et à un cercle vicieux: politique monétaire = accumulation de dette = besoin de baisser sans cesse les taux = impossibilité de relever les taux = fin de l'efficacité des politiques monétaires car on bute sur l'accumulation de capital fictif qui met en danger la stabilité financière.

J'y insiste, car c'est à ce niveau que se situent aussi bien le noeud du problème des trente dernières années que les solutions.

Pourquoi les autorités ont-elles choisi la politique monétaire? Il faudrait être fou, simplet ou conspirationniste pour penser qu'elles l'ont fait par pure méchanceté, par pure volonté de nuire à l'économie et à la société.

La différence entre la pensée radicale et la pensée symptomatique est là.

La pensée radicale s'interroge sur les causes ultimes tandis que la pensée symptomatique s'arrête à un moment donné et bute sur la recherche de ces causes ultimes.

Les banquiers centraux, et en particulier **Greenspan**, ont fort bien compris qu'une période de baisse de la rentabilité du capital était en train de se développer. Cette baisse de la rentabilité du capital n'a jamais été formulée, sauf par Greenspan, lequel l'a imputée -faussement- au poids des transferts et des charges sociales.

La baisse de la rentabilité du capital entraîne une tendance au ralentissement des investissements, laquelle se traduit par une tendance au ralentissement du taux de croissance et rend impossible la reproduction du système à l'identique.

Dans ces conditions, la solution qui a été trouvée et mise en place pour tenter de dépasser les limites à la croissance et aux investissements qui découlaient de la tendance à la baisse de la rentabilité, *cette solution a été la dérégulation financière*.

Selon le raisonnement suivant, si nous dégageons des capacités financières supplémentaires en augmentant la capacité de financement du système, alors nous allons pouvoir investir plus, forcer les limites de la croissance et nous installer dans un système qui permet de dépasser le frein que constitue la rentabilité.

Je résume. Le recours à l'endettement public, à l'endettement des consommateurs et à l'endettement corporate a découlé de la volonté de forcer la croissance par ce que l'on a appelé par la suite la financiarisation.

Personne, à l'époque, n'a compris que la financiarisation n'était pas une solution, car c'en était une que si, et seulement si, on acceptait les destructions soit périodiques soit en continu de la masse de capital accumulé excédentaire.

Si on choisit la financiarisation, il faut soit avoir un taux d'inflation suffisamment élevé pour maintenir les ratios de dette réelle assez bas, soit accepter des destructions périodiques douloureuses.

L'inflation a cessé parce qu'au même moment on a accepté la globalisation laquelle est désinflationniste.

Les destructions périodiques de la sur-accumulation ont été rendues impossibles par le pouvoir politique de la ploutocratie et son alliance avec les gouvernements.

In fine, White a raison. Il n'y a maintenant plus d'autre possibilité pour sortir de la nasse dans laquelle nous sommes enfermés que de détruire par un moyen doux ou violent l'excès de dette qui est accumulé.

Je partage ses conclusions désabusées de la fin de l'entretien, en plus sévères et plus pessimistes: **les conditions ne sont plus réunies pour que nous puissions sortir sans catastrophe de l'impasse dans laquelle les politiques monétaires nous ont conduits**. Le monde n'a pas choisi la voie de la coopération, les contradictions internes et externes, les antagonismes ont dépassé le stade du dialogue.

(À partir d'ici: Mark Dittli The Market NZZ)

Monsieur White, la pandémie a provoqué la plus grave récession depuis au moins les années 1930. Comment évalueriez-vous la réaction des responsables de la politique budgétaire et monétaire jusqu'à présent?

Premièrement, cette pandémie montre à nouveau à quel point nous en savons peu. Nous sommes confrontés à un niveau élevé d'incertitude quant à sa progression et nous avons tous besoin d'une bonne dose d'humilité.

Cela dit, je dirais que la bonne chose à faire était d'ouvrir les robinets de la politique budgétaire afin d'empêcher l'effondrement de l'économie. Je suis plus sceptique quant à savoir si une politique monétaire encore plus accommodante est la bonne réponse à un choc de ce type.

En fait, j'espère que nous utiliserons cette crise pour nous demander si la politique monétaire des trente dernières années a fait plus de mal que de bien.

Mais pour lutter contre les effets immédiats de la pandémie, les décideurs politiques n'auraient pas pu faire grand-chose d'autre.

Concentrons-nous d'abord sur l'aspect budgétaire: quand sera-t-il temps de retirer le soutien?

Certainement pas maintenant. Il y a encore une marge de manœuvre sur le plan budgétaire et nous pouvons encore augmenter cette marge. Les marchés obligataires sont largement ouverts. Les gouvernements devraient utiliser l'environnement actuel pour emprunter long et emprunter de l'argent bon marché tant qu'ils le peuvent.

Ne vous inquiétez-vous pas de l'augmentation du niveau de la dette publique?

Ce que j'aimerais voir, ce sont des lignes directrices claires de la part des gouvernements sur la manière dont ils ont l'intention de réduire les niveaux d'endettement à l'avenir.

Je ne parle pas ici d'un frein à la dette à l'allemande, mais d'orientations sur les types de réduction des dépenses et d'augmentations d'impôts envisagés.

Les gouvernements devraient profiter de cette crise pour réduire les subventions qui vont souvent aux groupes d'intérêts spéciaux qui ne les méritent pas de toute façon.

Mais soyons clairs, ce n'est pas le moment de l'austérité. Je paraphraserai saint Augustin: Seigneur, donne-moi la chasteté – mais pas encore.

Ce fut la grosse erreur après la crise financière mondiale: la plupart des gouvernements sont entrés trop tôt sur la voie de l'austérité et ils ont laissé aux banques centrales le soin de relancer l'économie. Malheureusement, cela dure depuis trente ans.

Il fut un temps où il était admis que la politique budgétaire pouvait jouer un rôle productif face à une grave récession économique. C'est ce que Keynes nous a appris avec la Théorie Générale. Mais à un moment donné dans les années 1980, le système de croyance a changé.

La politique budgétaire devait être ciblée, opportune et temporaire pour être efficace, mais nos processus législatifs ne pouvaient pas aboutir. La politique fiscale est donc devenue peu appréciée. Parallèlement, à partir de 1987 avec Alan Greenspan à la Fed, la politique monétaire est devenue l'instrument de choix pour traiter toutes sortes de crises.

Et c'était faux?

Nous sommes sur une pente où la politique monétaire est devenue de plus en plus inefficace pour promouvoir une croissance économique réelle.

Chaque crise s'est heurtée à un assouplissement monétaire qui a entraîné une accumulation de la dette et d'autres déséquilibres au fil du temps, et ceci a rendu la crise suivante plus importante que la précédente. La crise suivante avait alors besoin de plus de punch -dopage- de la part des banques centrales. Mais comme les taux d'intérêt n'ont jamais été relevés autant en période de reprise qu'ils avaient été baissés en période de ralentissement, la capacité à produire ce coup de pouce n'a cessé de diminuer.

En mars 2020, le système financier était au bord de l'effondrement avec une panique généralisée sur les marchés des actions et des obligations. La Fed a mis fin à cette panique en annonçant qu'elle achèterait des obligations d'entreprises. N'est-ce pas là une preuve solide que les autorités monétaires sont en fait très efficaces?

Cet épisode résume parfaitement ma vision de ce qui ne va pas avec notre politique monétaire des dernières décennies. Certes, la Fed n'a eu d'autre choix que d'intervenir pour éviter un effondrement financier. Mais cet effondrement ne s'est produit qu'en raison de la politique monétaire qui avait été suivie les années précédentes.

Vous voyez, en maintenant les taux d'intérêt trop bas et en essayant ainsi de créer une croissance économique, les banques centrales incitent les entreprises et les ménages à s'endetter davantage.

En grande partie, cette dette n'est pas utilisée pour des investissements productifs, mais pour la consommation ou, surtout aux États-Unis, pour le rachat d'actions.

Cela crée un piège de la dette -debt trap- ainsi que de l'instabilité croissante dans le système financier. Cette instabilité s'est manifestée en mars et la Fed a réagi comme il le fallait pour arrêter la panique.

Mais mon point est le suivant: les banques centrales créent les instabilités, cela les oblige à sauver le système pendant les crises, et par là elles créent encore plus d'instabilités.

Elles continuent de se tirer une balle dans le pied.

Les banques centrales ont-elles atteint le bout du chemin?

Il suffit de lire ce que Bill Dudley, l'ancien président de la Fed de New York, –dans Bloomberg– disait il y a quelques semaines. Il prévient que les banques centrales sont à court de puissance de feu et prévient que les effets secondaires s'aggravent. Je suis d'accord avec chacun de ses mots.

C'est la conséquence la plus dangereuse des politiques monétaires des trente dernières années: les niveaux d'endettement ne cessent de s'accroître, tout comme les instabilités du système financier.

Jerome Powell a tenté de normaliser la politique monétaire, mais il a dû s'arrêter après une panique des marchés fin 2018. La Fed est-elle l'otage des marchés financiers?

C'est exactement ma définition du piège de la dette: les banques centrales savent qu'elles ne peuvent pas laisser les taux d'intérêt aussi bas qu'ils le sont, car elles induisent encore plus de créances douteuses et de mauvais comportements. Mais ils ne peuvent pas augmenter les taux, car ils déclencheraient alors la crise même qu'ils essaient d'éviter. Il n'y a pas d'autre issue que de continuer à faire ce qu'elles font vous, mais en faisant cela, elles aggravent les choses. Cela met assez mal à l'aise, non?

Après la crise financière, on a beaucoup parlé de désendettement du système. Rien ne s'est passé. Pourquoi?

En 2008, le ratio dette mondiale des ménages, des entreprises et des administrations publiques par rapport au PIB était de 280%. Début 2020, ce ratio était passé à 330%.

Et ce n'est pas seulement la quantité de cette dette qui fait problème, c'est sa qualité.

La plupart des nouvelles dettes d'entreprise sont notées BBB, elles sont peu contraignantes et de mauvaise qualité. La raison en est la politique monétaire ultra facile que nous avons vue après 2008. Les gouvernements ont fait l'erreur d'adopter trop tôt l'austérité budgétaire. Par cela, ils ont laissé le travail aux banques centrales pour essayer frénétiquement de créer la croissance économique. C'est une erreur que nous devons éviter après cette crise. La politique budgétaire devra jouer un rôle beaucoup plus important à l'avenir.

Les banques centrales ont soutenu que leur politique monétaire facile était nécessaire car l'inflation était trop faible. Étaient-ils corrects?

Non, c'était une idée fausse. À partir de la fin des années 80, nous avons eu une série de chocs d'offre positifs sur l'économie mondiale, le plus important étant l'établissement de la Chine en tant qu'économie manufacturière, ainsi que l'effondrement du bloc soviétique.

Des centaines de millions de travailleurs sont ainsi entrés dans l'économie capitaliste mondiale. Dans le même temps, les membres de la génération du baby-boom ont grandi dans les économies occidentales. Cela s'est manifesté par un choc d'offre positif soutenu qui a eu un fort effet désinflationniste sur l'économie mondiale.

Les banques centrales ont donc tenté de lutter contre une désinflation qui était en fait bénigne?

Exactement. Il existe des périodes de faible inflation ou de déflation pure et simple qui ne devraient pas inquiéter les banques centrales. Si les prix veulent baisser à cause des augmentations de productivité: quel est le problème? Les augmentations de productivité vous donnent des profits plus élevés et des prix plus bas, ce qui est la façon dont les gains de productivité sont partagés entre les entrepreneurs et les consommateurs. Il existe une multitude de publications d'avant-guerre sur le thème de la déflation bénigne, mais nos banques centrales l'ont oublié.

Et pourtant, l'un des arguments les plus solides en faveur de leur politique est l'insuffisante poussée de l'inflation. La Fed a même modifié son mandat d'inflation pour atteindre «en moyenne 2% dans le temps». Que pensez-vous de cela?

Lorsque la demande est insuffisante et que le chômage est élevé, il est absolument logique de poursuivre une politique monétaire facile. Mon problème est que, depuis de nombreuses années, les banques centrales ont tout fait pour lutter contre cette sous-estimation de l'inflation, quelle qu'en soit la cause. Elles ont tout mis en œuvre, notamment en imposant des taux d'intérêt négatifs dans la zone euro, ce qui a affaibli leur système bancaire.

Bien que les mesures de l'inflation soient imprécises et incertaines, comme l'a souligné à plusieurs reprises feu Paul Volcker, de nombreux banquiers centraux ont été disposés à tout mettre en œuvre en réponse aux écarts de décimales derrière la virgule. Cela, pour moi, est difficile à justifier.

Pour l'avenir, peut-il y avoir une normalisation de la politique monétaire?

Il n'y a pas de possibilité de retour à une forme de normalité sans faire face au préalable à la question du surendettement.

Voici l'éléphant dans la pièce.

Si nous convenons que la politique des trente dernières années a créé une montagne de dettes sans cesse croissante et des instabilités sans cesse croissantes dans le système, nous devons y faire face.

En théorie, il existe quatre façons de se débarrasser d'un surendettement.

Premièrement: les ménages, les entreprises et les gouvernements essaient d'épargner davantage pour rembourser leur dette. Mais nous savons que cela vous amène dans le paradoxe keynésien de l'épargne, où l'économie s'effondre. Donc, cette voie mène au désastre.

Deuxièmement: vous pouvez essayer de vous sortir d'un surendettement grâce à une croissance économique réelle plus forte. Mais nous savons qu'un surendettement entrave la croissance économique réelle. Bien sûr, nous devrions essayer d'augmenter la croissance potentielle par des réformes structurelles, mais il est peu probable que ce soit la solution miracle qui nous sauve.

Cela laisse les deux moyens restants:

1-une croissance nominale plus élevée – c'est-à-dire une inflation plus élevée –

ou

2- essayer de se débarrasser des créances irrécouvrables en les restructurant et en les annulant.

De quelle manière sera-ce?

Probablement une combinaison des différents moyens mais ils sont tous très difficiles à mettre en œuvre.

Il est assez évident qu'un certain nombre de décideurs tenteront de gonfler, c'est dire d'inflater la dette. C'est ainsi qu'ils l'ont fait après la Seconde Guerre mondiale, à travers ce que nous appelons aujourd'hui la répression financière: faire passer l'inflation au-dessus des taux d'intérêt. Grâce à cette répression, le taux d'endettement diminue progressivement.

Il est tout simplement très difficile de concevoir le type d'inflation qui convient parfaitement à ce processus.

Un certain nombre d'économistes de poids suggèrent exactement cela: produire des niveaux d'inflation de 4 à 8% sur un certain nombre d'années pour inflater la dette.; c'est à dire réduire sa valeur réelle.

Bien sûr, c'est ce que disent Larry Summers et Olivier Blanchard. C'est peut-être possible.

Mon seule réticence est qu'ils partent de l'hypothèse que l'économie est intelligible, qu'elle est compréhensible et contrôlable. Mais je dis que nous avons affaire à un système adaptatif complexe, plein de points de basculement, et que nous ne devons pas supposer que nous pouvons le comprendre et surtout le contrôler.

D'une part, dans des circonstances de dépression économiques comme maintenant, il pourrait s'avérer impossible d'augmenter l'inflation.

D'un autre côté, étant donné les craintes sur la situation budgétaire, vous pourriez obtenir beaucoup plus d'inflation que ce que vous aviez négocié.

La période de répression financière après la Seconde Guerre mondiale avait une autre condition préalable: le contrôle des capitaux pour empêcher la fuite des capitaux. Sont-ils réalisables aujourd'hui?

Quand j'ai commencé à travailler à la Banque d'Angleterre à la fin des années 60, le plus grand département de la place était le contrôle des changes. Dans le monde moderne, est-il vraiment possible pour un seul gouvernement de contrôler les sorties de capitaux de la manière qui serait nécessaire? J'en doute.

Si un certain nombre de grands gouvernements s'engageaient simultanément sur la voie de la répression financière, cela pose la question de savoir où le capital pourrait-il fuir? Or? Bitcoin? Dans un tel environnement, je serais inquiet si j'étais Suisse. Les gens pourraient voir le franc suisse comme l'une des devises dans lesquelles se réfugier.

La répression financière peut être un processus compliqué.

Qu'en est-il de la quatrième méthode: les annulations?

C'est celle que je conseillerais vivement. Abordez le problème, essayez d'identifier les créances irrécouvrables et restructurez-les de la manière la plus ordonnée possible. Mais nous savons à quel point il est extrêmement difficile de réunir les créanciers et les débiteurs pour régler ce problème en coopération. Nos procédures actuelles sont complètement inadéquates.

Comment cela?

Permettez-moi de vous donner deux exemples: il était clair que la meilleure voie à suivre pour la Grèce après la crise de 2010 était un allègement global de la dette en échange de réformes structurelles. Cependant, les décideurs politiques de Berlin et de Bruxelles n'ont jamais accepté de discuter du niveau d'allègement de la dette nécessaire et ils ont donc poussé la Grèce dans une spirale d'austérité destructrice.

Ou regardez la dette publique en Afrique subsaharienne aujourd'hui: une grande partie doit être annulée. Sinon, ces pays vont être contraints de continuer à essayer de payer, et ils le feront au détriment des soins de santé, etc. C'est une recette pour un désastre humain. Mais nous avons affaire à des créanciers publics, privés et chinois, qui sont en concurrence pour être payés. Pourquoi un créancier privé occidental devrait-il renoncer à sa créance si les Chinois ne le font pas? Malheureusement, des décisions judiciaires récentes comme NML Capital contre l'Argentine ont appris aux créanciers qu'il vaut mieux tenir bon. Ainsi, partout dans le monde, les créanciers refusent les restructurations, mais s'entendent plutôt à prétendre que la dette est toujours viable. Et tout cela est rendu superficiellement viable par une politique monétaire facile.

Il semble presque que le moyen le plus simple est de continuer à faire ce que nous faisons?

Vous avez raison. Mes collègues de la BRI et moi-même avons mis en garde contre ce problème du piège de la dette depuis vingt ans. Je me souviens de l'économiste Herb Stein qui a dit un jour que si quelque chose ne peut pas durer éternellement, cela s'arrêtera. Ce à quoi Rudi Dornbusch a plaisanté: Oui, mais cela durera beaucoup plus longtemps que vous ne le pensez.

L'une des raisons pour lesquelles rien ne change est en effet l'argument selon lequel cela a fonctionné jusqu'à présent. Il faut maintenant s'entendre sur le fait que nos politiques des trente dernières années ont créé un niveau d'endettement sans cesse croissant et des instabilités toujours croissantes.

S'il est convenu que cette voie n'est pas durable, car elle conduit à des crises de plus en plus importantes, il est absurde de rester sur cette voie.

Sachant que les systèmes adaptatifs complexes sont sujets à des points de basculement: qu'est-ce qui pourrait faire dérailler ce système?

Je ne sais pas. L'une des conclusions de la littérature sur la complexité est que le déclencheur lui-même n'est pas pertinent. Si le système est instable, tout peut constituer un point de basculement, même si l'instabilité se poursuit sans incident pendant des années.

Encore une fois, prenez l'épisode de mars 2020, lorsque ces entreprises géantes aux États-Unis vacillaient. La Fed a mis fin à la panique. Certes mais que serait-il advenu si les marchés à ce moment-là avaient perdu confiance dans la capacité de la Fed? Nous savons seulement avec le recul que cela a fonctionné. Mais nous ne savons pas comment le système réagira à l'avenir.

En fait, nous en savons beaucoup moins que nous ne le pensons, ce que Hayek et Keynes, généralement décrits comme étant en désaccord, ont parfaitement compris. Les banquiers centraux, et en fait tous les macroéconomistes, devraient être beaucoup plus humbles qu'eux.

Vous avez dit que nous devrions utiliser cette crise pour construire un meilleur système. En plus de faire

face au surendettement: qu'envisagez-vous?

Premièrement, je pense que le vieillissement de la population signifie que nous devons construire un système qui repose beaucoup plus sur des investissements productifs pour répondre à la fois à la demande actuelle et à celle des futurs retraités.

Lorsque j'ai dit que la politique budgétaire devrait avoir plus de place dans les prochaines années, il est tout à fait clair que le potentiel d'investissements publics bons et productifs dans les infrastructures est énorme, en particulier en Amérique et en Europe.

Encore une fois, la dette n'est pas un problème tant qu'elle est utilisée pour des investissements productifs.

Deuxièmement, nous avons besoin d'un système d'entreprise qui repose davantage sur les capitaux propres et moins sur la dette. Les gestionnaires, en particulier aux États-Unis et au Royaume-Uni, qui ont contracté davantage de dettes simplement pour racheter des actions pour augmenter leurs options d'achat d'actions, ont agi de manière irresponsable. Réduire les investissements en capital pour la même raison est encore pire. Cette culture du bonus est fautive.

Troisièmement, nous avons besoin d'un système dans lequel il y a plus de concurrence et moins de concentration. Des monopoles se sont tranquillement construits ces dernières années, et ces monopoles utilisent leurs profits supplémentaires pour gagner le contrôle politique.

Quatrièmement, nous devons comprendre que les problèmes de notre système politique – populisme, aliénation, méfiance – ont leurs racines dans notre système économique: en particulier, la montée des inégalités.

Nous devons gérer cela.

Comment?

Lorsque cette pandémie sera terminée, nous verrons une augmentation des taux marginaux d'imposition, nous devons parler d'impôts sur la fortune, et il doit y avoir une répression beaucoup plus vigoureuse contre les transferts d'impôt sur les sociétés et l'évasion fiscale criminelle. Et, bien sûr, nous devons faire face au changement climatique, un danger clair et présent que seules les personnes dans le déni refusent d'accepter. Ce sont des tâches énormes.

Êtes-vous optimiste que nous les maîtriserons?

Honnêtement, je ne sais pas. Nous aurons besoin d'un changement de paradigme dans notre façon de penser, et nous savons par l'histoire combien cela est difficile. Je veux dire, Copernic et Darwin ont retardé la publication de leur travail pendant des années parce qu'ils savaient à quel point leurs idées bouleverseraient l'establishment.

Depuis la révolution Reagan-Thatcher du début des années 80, nous avons travaillé avec un ensemble de croyances. Et certaines de ces croyances se sont révélées fausses. Ces fausses croyances doivent être modifiées.

Tels que?

L'idée que la stabilité des prix est suffisante pour la stabilité économique? Faux. Cet argent facile stimule toujours la demande? Faux. Que l'économie s'auto-ajuste, revient à un équilibre de plein emploi? Faux. Que les marchés financiers sont efficaces et que de mauvaises choses ne peuvent pas arriver? Faux. Cette richesse se répandra à tous les niveaux de la société? Faux. Ce sont de grandes croyances. Et les fausses croyances sont dangereuses.

Vous connaissez le dicton attribué à Mark Twain: ce ne sont pas les choses que vous ne savez pas qui vous piègent, ce sont les choses que vous croyez savoir avec certitude!

N'oubliez jamais: nous pensons en savoir beaucoup plus que ce que nous savons vraiment.

Mark Dittli The Market NZZ

HOLD-UP : l'insupportable vent de révolte

Guy de la Fortelle 17 novembre 2020

<J-P : Ah ben voilà un article qui fait réfléchir...>



Ma chère lectrice, mon cher lecteur,

Sans doute avez-vous entendu parler du documentaire qui fait hurler la presse.
Mais plus ça cause et moins on en dit.

L'indigence des détracteurs comme des soutiens de HOLD-UP <le film> est affligeante. C'est pour, c'est contre, mais cela n'a pas travaillé.

C'est une insulte faite à ce film radical, polémique, spéculatif qui exige discernement, analyse, travail, contradiction et approfondissement.

Car Pierre Barnerias, le réalisateur, a travaillé, lui.

J'entends aujourd'hui faire une CRITIQUE de **Hold-Up**, passer au crible un certain nombre d'éléments du film, c'est-à-dire séparer le bon grain de l'ivraie. En particulier, de ma position d'observateur économique et financier, j'entends porter ma critique sur les liens que fait le film entre santé, gouvernance mondiale, big tech et finance.

Car si les intuitions sont justes, l'exécution de cette ouverture à la fin du film est médiocre.

Cela ne veut pas dire qu'il faut jeter le bébé avec l'eau du bain. À vrai dire, j'ai du mal à reprocher à Barnérias son traitement tant cela demande de la profondeur d'analyse, profondeur que je revendique : Nous allons aujourd'hui remonter à la chute de l'Autriche-Hongrie, à l'acte fondateur du mouvement néolibéral au Mont Pèlerin, à son détracteur visionnaire et foudroyant que fut Maurice Allais, nous allons nous attaquer à l'arnaque du Grand Reset, à l'instabilité radicale des marchés financiers, au rapport d'Attali à la santé... En 1979. J'en passe et des meilleurs.

Je reproche d'autant moins les failles du film que celui-ci n'est certainement pas définitif. Il fait souffler comme un vent de révolte, il déconfiner les neurones, il fait remonter à la surface cette impression diffuse de braquage, cette tétanie face à ceux qui nous disent : *faites exactement ce que nous vous ordonnons et tout se passera bien, vous serez dépouillés mais en vie. <En science on dit : le patient est mort guéri (à cause des effets secondaires du médicament expérimental)>*

Hold-Up réveillé ! Et cela est bon.

Mais avant d'aller plus loin, il me faut remercier Laurent Fabius et le Conseil constitutionnel qu'il préside.

Eh oui, du fond du cœur encore.

Car s'ils n'avaient censuré la loi Avia sur les fausses nouvelles en juin dernier, il n'y aurait pas aujourd'hui de Hold-Up, pas de film. Rien. Rideau. Un bout d'URSS.

Et je ne pourrais pas vous recommander de visionner de documentaire polémique et nécessaire avec discernement et esprit critique. Je vous mets le lien au bas de cette lettre.

Je vous l'ai dit, ce film est :

Polémique : de *polemos*, secouer, agiter.

Radical : il cherche à aller à la racine. À comprendre la crise dans sa globalité en profondeur, quitte à se perdre et faire des fautes.

Spéculatif : Au sens intellectuel de *contempler*, de faire un pas de côté et se demander... *Et si*.

Surtout, ce film est une révolte au sens de Camus, la révolte contre notre condition et la révolte qui nous unit contre l'arbitraire qui gouverne cette crise et que souligne d'ailleurs l'excellent Regis de Castelnau dans le film.

À cause de cela, ce document est critiquable : digne de critique. Malgré toutes ses erreurs et malgré ses fautes, il mérite notre attention.

Il mérite notre attention aussi car il y a un travail titanesque derrière ce film : Le travail de Barnérias bien sûr, mais surtout celui des 37 intervenants dont beaucoup ont consacré leur vie à la science et à la recherche, au travail. J'ai noté :

Michael Levitt, prix Nobel de chimie ;

Astrid Stuckelberger, médecin et Professeur d'université ;

Michael Yeadon, ancien directeur de la recherche de Pfizer ;

Xavier Azalbert, directeur de la publication de France Soir ;

La députée **Martine Wonner** ;

Miguel Barthelery, docteur en médecine moléculaire ;

Alexandra Henrion-Caude : généticienne directrice de recherche à l'Inserm ;

Violaine Guerin, endocrinologue et gynécologue ;

Le professeur Montagnier, prix Nobel de médecine pour sa découverte du VIH ;

Christian Perronne, chef de service des maladies infectieuses de Garches ;

Regis de Castelnau, avocat.

Il y a là des personnes exceptionnelles qu'il est indécent de balayer du revers de la main.

C'est pourtant ce que font les médias.

Ils nous disent à l'unisson que **Hold-Up** n'est pas digne d'étude et de critique, qu'il ne faut pas le voir, car c'est complotiste et un ramassis de fake news.

Cette attitude est problématique car en rejetant en bloc vous créez l'effet miroir de l'acceptation en bloc. Nous avons le pays de l'OCDE qui a le moins confiance dans ses médias avec la Corée du Sud selon le baromètre *Reuters Institute*. Leur parole aujourd'hui se retourne contre eux.

Les médias participent à la psychose et s'en nourrissent.

Et surtout qu'est-ce que c'est mots que *complotisme* et *fake news* ?

Je ne sais pas ce qu'est une *fake news*.

Je sais ce qu'est une fausse information et comment le droit pénal en punit la diffusion. Je sais ce qu'est la diffamation, un droit de réponse, une contradiction, autant de réponses qui font avancer notre compréhension et lèvent des doutes, des erreurs.

Mais l'objet intellectuel non identifié qu'est une *fake news* qui serait prétexte à effacer ce qui leur déplait : c'est une régression considérable de nos démocraties.

Oh c'était bien ce qu'ils attendaient tous avec la loi Avia... **Mais la loi Avia n'est pas passée.** Ne leur déplaît.

Dans le détail, revenons sur 2 *fake news* qui font hurler les bien-pensants.

Il y a tout d'abord cette déclaration du pharmacien Serge Rader dans le film sur le traitement des malades en Ehpad que l'on ne pouvait envoyer en réanimation à qui on préparait « *la seringue de Rivotril pour les achever complètement alors qu'ils étaient en détresse respiratoire* ».

Le Monde, 20Minutes, Libération crient à la fake news éhontée : Le Rivotril est un soin palliatif pour calmer la douleur !

Le Rivotril est un psychotrope. C'est une drogue qui endort notre organisme. En faisant cela, il soulage la douleur et empêche l'organisme de se défendre. Vous diminuez la douleur et vous achevez.

C'est comme la morphine dont on augmente la dose lorsque l'on veut faire partir un malade terminal. Cela soulage, et cela achève.

La position de Serge Rader est polémique. Mais ce n'est en AUCUN cas une fake news et les 3 censeurs d'Internet se discréditent en voulant interdire un débat essentiel sur l'accompagnement de la fin de vie et l'alternative entre la réanimation et le Rivotril.

Honte à eux.

Hold-Up fait également des fautes, certaine grossières.

Le film affirme que l'institut Pasteur a fabriqué le virus, sans apporter les preuves plus que nécessaires pour cette affirmation explosive.

C'est une faute importante du film... Mais là encore, il ne faut pas tout jeter en bloc.

Les interventions de Luc Montagnier et Alexandra Henrion Caude qui sont généticiens et ont travaillé directement sur le génome sont passionnantes et nous permettent d'envisager que le virus ait pu être créé dans le labo P4 de Wuhan avec le soutien de l'institut Pasteur dans le cadre d'un projet de recherche.

Ce n'est qu'une hypothèse, une spéculation mais qui a plus de fondement que les affirmations gratuites de

l'origine du virus chez le Pangolin ou la chauve-souris... Dont plus personne ne parle d'ailleurs.

Or, tous ces journalistes qui veulent la peau de Hold-up ont affirmé la bouche en cœur que le virus venait d'une chauve-souris puis d'un pangolin... Il faudrait voir à enlever la poutre de leur œil avant de chercher la paille dans celui de Barnérias.

Ce n'est pas tout, j'aimerais entendre la contradiction de l'institut Pasteur. J'aimerais que Pasteur nous dise tout ce qu'ils ont fait au labo P4 de Wuhan depuis 2017. Eux savent bien si le virus est sorti de chez eux. Ils savent bien si c'est leur matériel génétique ou non.

Cette question mérite d'être posée.

De manière générale le film pose des questions, c'est pour cela qu'il n'est pas définitif, ni contradictoire :

- Fiabilité des tests : pas de chiffre sur le nombre de cycles !
- Effets secondaires des masques.
- Effets du confinement sur les violences domestiques.
- Incitation financière à faire passer les patients comme Covid.
- Limites de fiabilité des publications scientifiques.
- Le financement du journal Le Monde par la Fondation Gates
- La prédiction de Jacques Attali de l'avènement **d'un gouvernement mondial par la santé**

Il est plus que temps de rentrer dans notre seconde partie, celle de la compréhension globale, des liens entre santé, gouvernance mondiale, *big techs*, finance.

La citation d'Attali est un pivot dans le film.

Elle est essentielle.

Il faut bien comprendre la pensée d'Attali sur la santé qui est remarquable et remonte à 1979, lorsque le jeune intellectuel n'était pas encore arrivé aux affaires et publiait *L'Ordre cannibale*.

Dans un entretien télévisé voilà ce que le jeune Attali affirmait :

À sauver chaque homme on est peut-être en train de préparer la mort de l'espèce humaine. Chacun de ces progrès (médicaux) et au bout, l'organe artificiel génétique qui ne sort pas de nulle part c'est la suite de l'organe artificiel électronique et la langue de la génétique est la même que la langue de l'informatique, on parle de code et l'aboutissement de cette logique est qu'au lieu de réparer les hommes on va les produire sains. Un peu comme les objets.

À partir du moment où l'homme devient une production de l'homme il devient comme tous les objets. Il est façonné par l'homme.

Il me semble qu'un homme produit par l'homme n'est plus un homme, il est une machine. C'est là où le glissement est fascinant : progrès par progrès pour sauver chaque homme on prépare les conditions d'un homme qui est produit par l'homme et qui n'est plus un homme.

L'Attali de 1979 est remarquable et dénonce ce mouvement qu'il ne souhaite pas. Mais l'Attali de 2020 est méprisable tant le pouvoir l'a corrompu et rendu cynique, car 40 ans plus tard, force est de constater qu'il s'est fait le promoteur de cette idée qui lui répugnait pourtant.

Mais la santé qui transforme l'homme en machine : Attali l'avait vu dès 1979.

Transformer l'homme en machine pour mieux le gouverner. Voilà le fond de la pensée d'Attali en droite ligne

avec les eugénistes du début du XXe siècle.

Bien sûr, la simple évocation d'un gouvernement mondial, pis, d'un Nouvel Ordre Mondial est une ligne qui fait basculer dans le complotisme le plus irrémédiable.

C'est imbécile. La théorie du complot est définie en 1945 par **Karl Popper** et consiste à attribuer la cause d'un événement à l'action concertée et secrète d'un groupe de personne alors que c'est dû au hasard ou à un déterminisme historique.

Mais il n'y a rien de hasardeux dans les projets de gouvernance mondiale de Davos. Il n'y a rien de secret non plus. Il n'y a rien de complotiste : c'est étalé chaque jour dans la presse.

La question du transfert de souveraineté vers l'Europe puis vers des instances mondiales est elle aussi essentielle. Il est criminel de l'affubler du masque grotesque du complotisme.

C'est d'autant plus criminel que cela fait 100 ans que le projet mondialiste néolibéral, se forme, se développe et se déploie.

L'universitaire américain **Quinn Slobodian** a réalisé une étude remarquable du néolibéralisme dans son ouvrage *Globalists*.

Il fait remonter la source dans les années 1920 aux ruines de l'Empire austro-hongrois et à la menace communiste aux portes de Vienne.

Il montre que le Néolibéralisme n'est pas un projet de libéralisation économique mais de transfert de souveraineté dans le but de protéger le capital et la propriété privée ainsi qu'énoncé dans la déclaration du Mont Pèlerin.

Cette protection se justifie par cette crainte de collectivisation des intellectuels viennois de l'École autrichienne et du désastre économique à la clé.

Car il n'y a pas de doute que la propriété privée et le libéralisme sont les conditions essentielles à une production de richesse efficace.

Après tout, je suis bien ingrat car comment vous enverrais-je cette lettre si je n'avais cet ordinateur, l'incroyable réseau Internet et tout le luxe dans lequel nous vivons.

Mais cette approche est radicalement incomplète.

Et l'économiste **Maurice Allais**, qui était à la réunion du Mont Pèlerin en 1947, et refusa de signer l'acte de naissance officiel du mouvement néolibéral l'avait bien vu.

Il avait prévu dès 1947, que la protection absolue de la propriété privée dans un système capitaliste déflationniste de taux tendant vers 0 était impossible. Selon Allais, cela menait à une valorisation infinie des actifs : voilà quelle fut la foudroyante intuition d'Allais qui se réalise aujourd'hui.

Et cette valorisation infinie des actifs, c'est la fin de l'équité et de la juste répartition des richesses.

Allais se disait libéral socialiste :

« L'idéal socialiste consiste à s'intéresser à l'équité de la redistribution des richesses, tandis que les libéraux véritables se préoccupent de l'efficacité de la production de cette même richesse. Ils constituent à mes yeux deux aspects complémentaires d'une même doctrine. »

Voilà le cœur du problème : la juste répartition des richesses, problème radicalement politique.

Or après 2008, nous avons refusé cette question, nous avons refusé de rééquilibrer le système, nous nous sommes engagés au contraire volontairement dans la prédiction d'Allais de confiscation des richesses par la valeur à tendance infinie du capital.

Ce problème est essentiel aussi bien financièrement, qu'économiquement ou socialement.

Pourtant, aujourd'hui, le **Grand Reset** promu par Davos fait exactement l'inverse de ce rééquilibrage vital et l'inverse de ce qu'il prétend dans ce mot « *reset* ».

J'ai consacré une vidéo sur le Grand Reset qui prône en fait :

- + de dettes
- + de gouvernance mondiale
- + d'innovation technologique... Et 5G

On revient à **Hold-Up** après cette longue et nécessaire digression.

Barnérias a raison de faire le lien entre santé, finance et technologie... Mais il le fait mal.

Barnerias nous sort un Brevet de Microsoft pour une cryptomonnaie liée à des capteurs implantés dans notre corps. C'est-à-dire un jeton qui serait créé selon notre activité cérébrale, physique ou on pourrait imaginer la présence d'un vaccin dans notre organisme.

Ce jeton pourrait soit être monétisé : nous faisons un effort donc nous gagnons de l'argent. Nous regardons une publicité.

Ou alors ce jeton pourrait être lié à une autorisation : voter, prendre l'avion, nous rendre au stade ou au théâtre.

Nous sommes dans le spéculatif. Mais nous ne sommes pas hors sujet. Nous sommes simplement dans une réflexion radicale sur ce qui est envisagé en ce moment, sur ce qui n'est encore que les passeports covid ou les bêtises de Christophe Barbier...

Pour cela vous avez besoin de détourner la technologie blockchain pour permettre ces échanges de valeur et vous avez besoin de la technologie 5G afin d'avoir un réseau qui puisse supporter un nombre exponentiel de capteurs.

Et autant je NE peux PAS souscrire à l'idée que le virus ait été fabriqué et lâché dans la nature de manière délibérée pour mettre en place ce projet de gouvernance mondiale et de protection ultime des fortunes.

Autant il est raisonnable de penser qu'ils sont pragmatiques et utilisent cet événement inattendu dans ce but.

Il n'y a rien de nouveau. Les États-Unis n'ont pas délibérément provoqué le 11 septembre mais ils l'ont détourné pour aller en Irak.

Les États-Unis n'ont pas créé la crise de 2008 mais ils l'ont utilisée pour détourner le système financier et changer radicalement la répartition des richesses.

Aujourd'hui lorsque l'on veut généraliser le digital. Il y a un enjeu majeur qui est totalement occulté dans le

débat public.

Cet enjeu majeur c'est **CODE IS LAW. <Les programmes informatiques créés les lois.>**

Code is Law est un article du professeur de droit Lawrence Lessig qui date de 2000. Cela a déjà 20 ans !

Lessig a cette analyse visionnaire : La production de la loi ne se fait plus à l'assemblée avec le gouvernement et le pouvoir judiciaire mais dans le code informatique.

Un exemple : c'est l'algorithme de Google qui va décider si la vidéo que j'ai réalisée sera vue ou non, c'est l'algorithme qui va décider quelle publicité je peux voir.

Lisez l'article de Lessig pour comprendre la portée essentielle et largement ignorée de cet enjeu.

La loi se déporte de l'Assemblée vers la sphère privée des big techs et d'une gouvernance mondiale.

Bien sûr personne ne veut de cet avenir orwellien.

Mais la peur du virus rend cet avenir si ce n'est acceptable, tout du moins imposable.

Pas le virus, la peur du virus.

Et Hold-Up a le grand mérite de tenter de nous sortir de cette tétanie, avec toutes ses erreurs et toutes ses fautes, ses exagérations, Hold-Up réveille, secoue, met du mouvement, de la polémique.

Et cela est bon.

Et pour cela je salue le courage et le travail de Pierre Barnérias et de tous ceux qui ont accepté de témoigner devant sa caméra.

À votre bonne fortune

Guy de La Fortelle

Références :

Hold-Up : <https://tprod.fr/project/hold-up/>

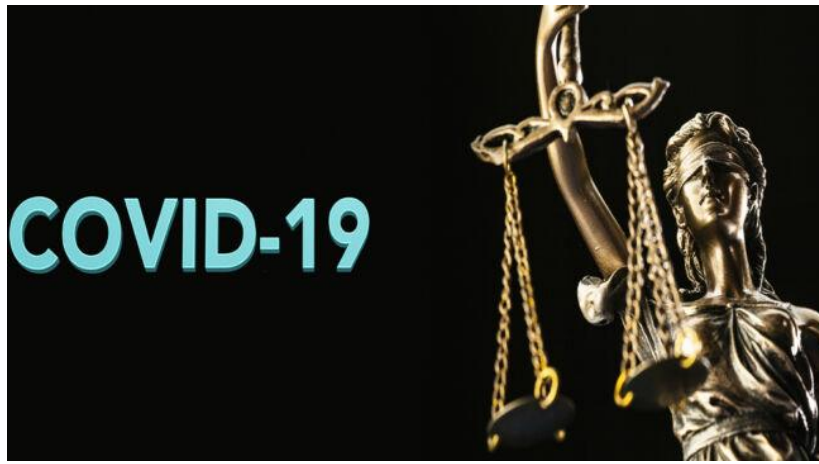
Attali l'ordre cannibale : <https://www.youtube.com/watch?v=GWamYYKXznY&t=1902>

Code is Law en français : <https://framablog.org/2010/05/22/code-is-law-lessig/>

L'arnaque du Grand Reset : <https://www.youtube.com/watch?v=FWzqDy8OxeQ>

Les lecteurs condamnent George Gilder

Brian Maher 16 novembre 2020



L'article de George Gilder de samedi - Le "coup COVID" - a suscité un courrier passionné.

George a affirmé que les démocrates ont utilisé le virus pour faire basculer l'élection vers leur homme. Le vote par correspondance a été la principale tactique.

Il a également insisté sur le fait que les talents meurtriers de l'agent pathogène sont largement exagérés.

Les lecteurs l'ont dénoncé - ainsi que *The Daily Reckoning* - en des termes féroces, presque sauvages.

Un lecteur, par exemple, nous demande l'impossible anatomiquement :

"Allez (forniquer) vous-mêmes. Vous êtes des fascistes paranoïaques qui ne seront pas satisfaits tant que les chemises brunes n'auront pas défilé".

Kelly C. est tellement gelée avec nous qu'elle nous excommunie :

Comment pouvez-vous sortir ces mensonges de George Gilder ? Je pourrais aller ligne par ligne réfuter la plupart de son éditorial mais c'est clairement une perte de temps. Puisque vous tolérez ce genre de conneries. Il faut que j'annule mon abonnement. C'est de la foutaise.

Ici, Steve Y. dirige ses fléchettes spécifiquement vers George. Il s'aventure jusqu'à suggérer que George trouve le meurtre "agréable"... comme Herr Hitler lui-même :

Je vous recommande vivement de prendre ce pousseur de crayon par la nuque et de le traîner jusqu'à l'hôpital le plus proche pour qu'il puisse voir ces gens souffrir de leur mort lente sans même un parent pour les réconforter... Mon Dieu, avec combien de litres de Trump Kool-Aid vous ont-ils noyé ? Tu dois te mettre avec Kelly Ann. Votre bébé surpasserait certainement le précédent Hitler et oui je veux dire Adolf Hitler, car vous semblez trouver le meurtre agréable.

En attendant, Jaclyn C. prétend que George a bâclé les calculs :

Ce calcul est complètement faux : "Un test qui a donné 1% de faux positifs - l'estimation la plus basse produirait 50% de faux résultats dans le cas d'un taux d'infection de 2%." Vérifiez-le et envoyez une réimpression et une correction, car tel qu'il est écrit, il perd de sa crédibilité. Sans correction, cela va exaspérer le taux effroyable de fausses informations données sur Covid. La désinformation est inacceptable, même lorsqu'elle est faite au nom de la réduction de la peur - ce qui est, en fait, utile.

Nous vous invitons à effectuer le calcul que demande Jaclyn. Nos mathématiques sont notoirement peu fiables.

Enfin, nous en venons à Klaud M - un médecin :

En tant que médecin, je suis étonné de voir à quel point vous et les partisans de Trump êtes complètement et totalement stupides en ce qui concerne Covid. Quelle que soit l'incidence réelle, LES PERSONNES MEURENT DE COVID !!!!!... pas un bulletin d'information ne passe sans que vous ne dénigriez ouvertement Biden en tant que personne. Veuillez faire un reportage sur la science dure et non sur les "nouvelles" de la Fox !

Nous ne consultons pas Fox News, d'ailleurs. Pourtant, nous comprenons que Fox News n'est plus ce qu'elle était.

Dans un souci d'impartialité, nous constatons que nous n'avons pas été universellement condamnés. Selon Gary K, l'article de George l'a été :

"Le Daily Reckoning le plus instructif de tous les temps. Il devrait être envoyé à tous les courriels en Amérique".

Qui pouvez-vous croire ?

George bafoue la sagesse acceptée, c'est vrai. Mais la sagesse acceptée est-elle vraiment la sagesse ?

Comment savoir ce qu'il faut croire ? Ou qui croire ?

Un expert crie X, l'autre lui crie Y en retour. Nous sommes tous pris au piège de leurs tirs croisés.

Et ce qui est connu aujourd'hui peut être méconnu demain.

Peut-être que George est loin des faits, comme le prétendent nos lecteurs. Mais peut-être qu'il ne l'est pas.

Entre-temps, la redoutable "deuxième vague" s'est manifestement échouée sur le rivage.

À ce jour, le virus s'est infiltré dans la biologie de plus de 11 millions d'Américains. Plus d'un million de nouveaux cas ont été enregistrés rien que la semaine dernière.

Chaque jour, il emporte en moyenne 1 100 victimes dans la tombe. **Au total, le virus a tué plus de 220 000 Américains... si l'on accepte les chiffres officiels.** George Gilder ne les accepte pas. Pour rappel :

Les décès réels causés par le COVID étaient inférieurs à 10% de ce nombre et l'âge moyen des décès était supérieur à l'âge moyen des décès toutes causes confondues... Mais le CDC a classé toute personne décédée avec un test positif comme "décès COVID".

"Faites ce qu'on vous dit"

Pourtant, avec une augmentation du nombre de cas dans les 50 États... de nouveaux verrouillages sont en vue.

Ainsi, des millions et des millions d'Américains sont confrontés à un long et sombre hiver d'incarcération.

Êtes-vous réticent à tolérer un retour complet aux conditions d'enfermement pendant des mois ?

Des fléchettes difficiles, dit le Dr Fauci. Vous devez "faire ce qu'on vous dit :"

Je parlais avec mes collègues britanniques qui disent que le Royaume-Uni est similaire à la situation actuelle, parce que chacun de nos pays a cet esprit indépendant. Je peux comprendre cela, mais il est temps de faire ce qu'on vous dit.

Les enfants doivent faire ce qu'on leur dit - ils le devraient au moins. Mais les citoyens adultes de la nation la plus libre avec laquelle la Providence a jamais béni la Terre ?

Et si les citoyens sont le véritable patron de notre démocratie... qui ici est le patron ?

Pourtant, le Dr Fauci dit que nous devons faire ce qu'on nous dit de faire.

Le Dr. Fauci mentionne le Royaume-Uni. Pourtant, il omet de mentionner que ce même Royaume-Uni a connu une augmentation de 25 % des décès à domicile.

Cela est dû au fait que les malades non infectés par le COVID ne reçoivent pas de soins médicaux adéquats.

60 000 décès par cancer évitables ?

Les experts en cancérologie du pays avertissent que les confinements entraîneront autant ou plus de décès par cancer évitables que les décès par COVID - peut-être 60 000 selon une estimation.

Rapporté du Daily Mail, daté du 6 octobre :

Des opérations vitales ont été annulées et des patients ont manqué une thérapie potentiellement vitale au printemps parce que la lutte contre le Covid-19 est devenue la seule préoccupation du service de santé, au lieu du cancer et d'autres maladies graves. Près de 2,5 millions de personnes n'ont pas pu bénéficier d'un dépistage, d'une orientation ou d'un traitement du cancer au plus fort de la fermeture, même si le NHS n'a jamais été débordé - malgré les craintes qu'il soit paralysé par la pandémie. Les experts craignent aujourd'hui que le nombre de personnes qui meurent à cause des retards provoqués par le traitement des patients atteints de coronavirus ne finisse même par être responsable d'autant de décès que la pandémie elle-même.

Est-ce là le plan du Dr Fauci pour les États-Unis ? Jetons un coup d'œil sur la scène américaine...

Non-COVID et "Excédent de décès".

Le Well Being Trust d'Oakland - une organisation portant ce nom existe - estime que les confinements pourraient entraîner jusqu'à 75 000 "morts de désespoir" (toxicomanie ou suicide).

En attendant, les Centers for Disease Control projettent 93 814 "décès en excès" non contrôlés par le COVID en 2020...

42 427 décès en raison de maladies cardiovasculaires, 10 686 pour le diabète et 3 646 pour le cancer.

Nombre d'entre elles résultent de soins inadéquats que ces malheureux auraient autrement reçus - alors que leur cas était "non essentiel".

En dehors du consensus

Nous ne prétendons pas maîtriser les faits du coronavirus. Pourtant, nous nous méfions des comptes et des explications officielles acceptées d'office.

Il s'agit d'une publication qui va souvent à contre-courant. Nous nous écartons souvent fortement du "consensus".

Nous préférons patrouiller les limites de l'opinion autorisée... et lancer des raids non autorisés à travers la frontière interdite.

Parfois, nous revenons avec des idées que le courant dominant déclarerait scandaleuses ou inacceptables.

Nous ne sommes pas le New York Times. Nous ne sommes pas le Washington Post. Nous ne sommes pas le Wall Street Journal.

Nous ne sommes pas Fox News... Klaud.

Nous n'aspirons pas non plus à l'être. Nous liriez-vous si nous l'étions ?

L'histoire qui n'est pas racontée

Nous sommes liés à vous, notre lecteur. Des liens, c'est-à-dire pour vous apporter "l'histoire qui n'est pas racontée".

C'est vrai, nous rapportons souvent une fausse histoire.

Nous poursuivons des pistes fantômes. Nous suivons des pistes qui sont mortes. Nous perdons l'odeur de notre carrière.

D'autres fois, nous nous plongeons dans l'eau - une eau profonde - et parfois chaude.

Mais comment faire autrement pour dénicher l'histoire qui n'est pas racontée ?

Et parfois, malgré tous les anges de l'enfer, nous y arrivons à peu près.

Même lorsqu'une l'horloge ne fonctionne plus, après tout, elle a raison deux fois par jour...

Pourquoi le dollar tient-il bon ?

rédigé par Bruno Bertez 18 novembre 2020

L'or et le bitcoin progressent... mais le dollar ne bouge pas – même par rapport à l'euro, son évolution reste atypique. Comment le billet vert fait-il pour se maintenir ?



Les prix d'actifs alternatifs **tels que l'or** et le bitcoin progressent fortement dans la pandémie. Certains économistes de haut niveau comme Stephen Roach, de Yale, prévoient une forte baisse du dollar américain. Jusqu'à présent, malgré une gestion américaine incohérente de la pandémie, malgré des dépenses massives pour soulager la catastrophe économique et malgré un assouplissement monétaire qui, selon le président de la Réserve fédérale, Jerome Powell, a « franchi de nombreuses lignes rouges », les taux de change du dollar ont été étrangement calmes.

Selon l'agence Bloomberg, le 12 novembre :

« Le déficit du budget fédéral américain a plus que doublé en octobre par rapport à un an plus tôt, reflétant une baisse des revenus et une augmentation des dépenses liées aux efforts du gouvernement pour contenir les dommages économiques du coronavirus. Le manque à gagner est de 284,1 Mds\$ au premier mois de l'exercice 2021, contre 134,5 Mds\$ en octobre 2019.

[...] Les revenus ont diminué de 3,2% et les dépenses ont bondi de 37,3% par rapport à il y a un an. Les chiffres prolongent une détérioration rapide de la situation budgétaire du gouvernement cette année après que les législateurs se soient efforcés de soutenir une économie qui s'est arrêtée [...]. Au cours de l'exercice 2020, [...] les Etats-Unis ont accumulé un déficit budgétaire record de 3 100 Mds\$.

Les déficits se creusent, les masses monétaires galopent :

« La semaine dernière encore, le crédit de la Réserve fédérale a augmenté de 16,1 Mds\$ pour atteindre un record de 7 126 Mds\$. Au cours de la dernière année, le crédit de la Fed a augmenté de 3 120 Mds\$ ou 77,9%.

La masse monétaire M2 (étroite) a bondi de 56,0 Mds\$ la semaine dernière pour atteindre un record de 18 895 Mds\$, avec un gain sans précédent de 36 semaines de 3 387 Mds\$. La 'monnaie étroite' a bondi de 3 623 Mds\$, ou 23,7%, au cours de la dernière année.

Et pourtant...

Malgré la multiplication des sanctions géopolitiques et la généralisation de la politisation du dollar – *weaponisation* –, aucun mouvement d'envergure ne s'est dessiné.

Les fluctuations sont restées marginales, contenues dans d'étroites limites. Cela déjoue tous les pronostics.

Les Etats-Unis ont beau avilir leur monnaie, elle reste demandée.

A croire que Bernanke avait raison lorsqu'il disait que dans les crises, la rentabilité supérieure de l'économie américaine et la stabilité de ses institutions mettaient le dollar à l'abri de toute désaffection durable...

Autres avantages

J'ajouterai que non seulement le dollar est « l'action » du système américain, l'action de la « société US Inc. », et qu'il bénéficie de sa rentabilité du capital supérieure à celle du reste du monde, mais il profite aussi de son statut : on peut en créer autant qu'on veut, ce qui donne aux autorités des marges de manœuvre que les autres blocs n'ont pas.

Le fait de pouvoir en créer à volonté réduit le facteur risque ; or un actif qui est plus rentable et moins risqué bénéficie d'un statut particulier.

Certes, l'euro s'est apprécié d'environ 6% par rapport au dollar jusqu'à présent en 2020, mais ce n'est rien en regard des girations sauvages qui se sont produites après la crise financière de 2008, lorsque le dollar a fluctué entre 1,58 \$ et 1,07 \$ pour un euro, par exemple.

De même, le taux de change yen-dollar n'a guère évolué pendant la pandémie, alors qu'il avait navigué entre 90 ¥ et 123 ¥ pour un dollar pendant la Grande récession.

L'indice du taux de change des USA avec leurs partenaires commerciaux est actuellement stable à peu près à son niveau de mi-février. L'indice DXY, qui surpasse l'euro, est à près de 93 – en recul de moins de 4% depuis le début de l'année.

Cette stabilité est surprenante, puisque la volatilité des taux de change augmente normalement considérablement pendant les récessions américaines.

La volatilité modérée des taux de change constitue l'une des grandes énigmes macroéconomiques de la pandémie.

Nous verrons demain si nous pouvons la résoudre...

Méditation sur une quarantaine

rédigé par Bill Bonner 18 novembre 2020

Neuf mois en résidence « forcée » du côté des Andes : qu'est-ce que Bill Bonner a pu en faire... et qu'en a-t-il retenu ?



<Un beau paysage, mais qui n'a aucune valeur exploitable pour l'homme.>

Cette semaine, notre quarantaine – longue de neuf mois – prend fin. Nous consacrons quelques instants à y réfléchir et nous demander : où est passé tout ce temps ?

Nous vous avons inclus, cher lecteur, dans cette aventure... Nous espérons donc que cela ne vous dérangera pas si nous passons les deux prochains jours à tenter de comprendre. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Qu'est-ce que cela a donné ? Qu'avons-nous appris ?

Pour en arriver directement à la conclusion...

Nous avons découvert ce que c'était que de gérer un grand complexe d'agriculture/élevage dans un pays difficile et aride... avec un taux d'inflation à 50%... durant une épidémie.

Rien, dans notre carrière de 50 ans, ne nous y avait préparé.

Nous avons aussi découvert que sans cafés, restaurants ou boutiques... sans soirées en ville, télévisions et théâtres... sans routes goudronnées... chauffage centrale... coiffeurs... ou visites chez le docteur... nous avons pu vivre l'un des épisodes les plus plaisants de notre existence.

Nous avons aussi découvert que les gens – effrayés par les médias et guidés par les politiques publiques – sont encore plus fous que nous le pensions.

Nous allons commencer par tout vous dire, cependant – vous pourrez ensuite tirer vos propres conclusions.

Opération Warp Speed

Nous sommes arrivé en Argentine en mars, alors que le monde remontait ses pont-levis et fermait ses portes. La peste noire ravageait la planète.

Thucydide a décrit la peste qui a frappé Athènes en 430 av. J.C.

2 450 ans plus tard, les dirigeants politiques – qui connaissent sans doute bien leurs classiques – ont pris Thucydide comme un avertissement... et ont fermé boutique.

Ils ne savaient pas que la « peste » qui a rendu visite au monde en 2020 n'avait absolument rien de commun avec celle vécue par Thucydide.

Un Athénien sur quatre environ y a succombé – les jeunes aussi bien que les vieux, les forts aussi bien que les faibles... y compris Périclès lui-même. Le coronavirus, en revanche, a tout juste égratigné la population mondiale, sans parler de la réduire.

De nombreux chefs d'Etat – dont Donald J. Trump en personne – ont attrapé la maladie tant redoutée. Pas un seul d'entre eux n'y a laissé la vie.

Début 2020, 7,6 milliards d'âmes respiraient sur la planète Terre. A la fin de cette année d'épidémie, si on ajoute les naissances et qu'on soustrait les morts, près de 7,7 milliards font encore partie des vivants.

Ce n'est vraiment pas une « peste tueuse ». C'est plutôt un virus particulièrement vicieux... qui cabriole dans les maisons de retraite comme de vigoureux vikings dans un couvent.

Malgré cela, début mars, les commentateurs prévoyaient un amoncellement de cadavres. On a ordonné des confinements... de nouveaux hôpitaux dédiés... des housses mortuaires... et un vaccin !

Aux Etats-Unis, on a appelé cela « opération Warp Speed » [« vitesse de la lumière », NDLR.]. Elle ressemblerait au projet Manhattan... fournissant une bombe qui sauverait l'humanité en temps record.

Du temps sans fin

Tel était la situation lorsque nous avons atterri à l'aéroport de Salta le 13 mars, inconscient de la folie à venir.

A peine avions-nous passé la sécurité que l'aéroport était fermé et les frontières scellées... Le lendemain, la police se présentait chez nous, nous intimant l'ordre de rester chez nous.

Cela s'est révélé n'être pas du tout un problème. Notre maison est séparée du monde extérieur par une rivière qui, en cette saison, ne pouvait être traversée que par une passerelle.

Quel délice ! Se retrouver dans cet endroit magnifique... avec assez à manger et à boire (nous avions une réserve de notre propre vin – 40 caisses restant des précédentes vendanges)... une connexion internet... des livres... des instruments de musique... et se voir ordonner de rester là par les gendarmes !

C'était comme être naufragé sur une île déserte... et se rendre compte que l'endroit était un paradis tropical.

Nous imaginions de longs après-midi d'indolence, à lire sur la terrasse... des soirées prolongées, un verre de vin à la main, à contempler la rivière... les pâturages... et le bétail.

Des journées calmes... la solitude... et du temps, du temps, du temps...

Du temps pour se rappeler et du temps pour oublier... Du temps pour faire les choses pour lesquelles nous n'avions jamais assez de temps – lire Thucydide... apprendre l'espagnol... jouer des tangos au piano. Du temps pour parler... et pour écouter.

Certes, nous avons eu beaucoup de temps. Neuf mois, même – bien plus que ce que nous attendions.

Mais le temps a passé si vite... où est-il allé ?

A suivre...